

# L'EQUERRE

ROCKS MODERNES

ETE MORAL

N°1 18F

## PHILIPPE PASCAL

EX-MARQUIS DE SADE  
CONSECRATION  
A NEW YORK ET A  
MINNEAPOLIS POUR MARG  
SEBERG. INTERVIEW EXCLUSIVE

## SÉVÈRE

ROCK OPÉRA  
VENDETTA PALACE  
CERTAIN GENERAL  
PALE FOUTAINS  
LEONARD COHEN  
ANNIE LENNOX  
MORRISSEY  
ALISSON MOYET  
JIM HARRISON  
RICHARD BRAUTIGAN  
PETER SALINGER  
YOHJI YAMAMOTO  
NORMAN MAILER  
RAINER FETTING  
MARTIN DISLER  
WALTER DAHN  
THEO HAKOLA  
COMME DES GARÇONS

L'ALBUM DE L'ANNEE NEW ORDER  
CONTRE LA FACILITE LA NEW THING

LA NEW WAVE EN  
MUSIQUE LIVRES  
MODE PEINTURE ETC

LES BASES DE LA MODERNITÉ



# D'EQUERRE



## ILS SONT JEUNES, ILS SONT BEAUX ET ILS S'AIMENT : VENDETTA PALACE

Les couples beautiful people brandissaient le flambeau que Scott et Zelda Fitzgerald avaient allumé avant la guerre et qui sera repris autant par Bonnie and Clyde, en film, que par Sonny and Cher en pop musique. Aujourd'hui, le miraculeux et mérité de Catherine Ringier et Fred Chichin (Rita Mitsouko) correspond à l'évolution fun/jazzy de KaS Product ainsi qu'à celle des tout nouveaux Vendetta Palace, Segs-lui et Violon-elle ont produit, avec Alexis, à qui une certaine new wave française doit beaucoup, un maxi *Pressure Time* à la fois synthétique et tropical. Encore un beau couple qui va faire parler de lui. Photo Xavier Martin. Robe Yvan et Marzia. Bijoux Premier Etage. Styliste Marie Calvet.

## LE GÔUT DU RISQUE

La liste de noms qui est sur la couverture et constitue le sommaire, sévère, de ce numéro 1 de l'EQUERRE, illustre ce que nous avons appelé "rocks modernes". Il s'agit pour l'EQUERRE, héritière de GLORIA, de rechercher ce qui, dans nouvel âge rock/pop que nous vivons, en représente les valeurs les plus solides sans se préoccuper de leur succès éventuel. En cela, l'EQUERRE est morale, voulant éviter la facilité et surtout le piège du raccollage où tombe, en général, la presse. Que notre journal soit trimestriel et tiré à un (relativement) petit nombre d'exemplaires ne nous gêne pas car nous savons que les sujets traités — qui sont loin d'être grand public — ont leurs adeptes, ceux qui, constituant et fabricant les bases de la modernité ont pour eux la certitude d'être, un jour, ceux qui ne se sont pas trompés. L'EQUERRE prônera le goût du risque, le refus de la facilité, l'amour de la poésie, la quête de l'innatendu. Ph. D.

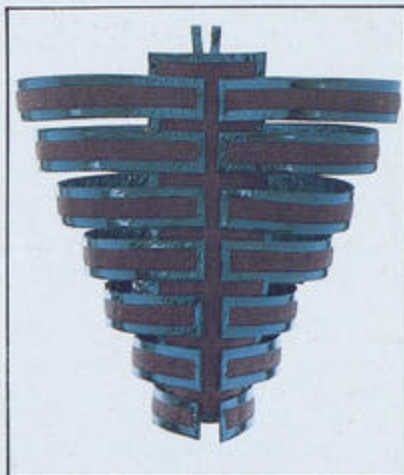


Photo Xavier Martin

Cette structure, cette sculpture est une robe de Paco Rabanne. Ce couturier visionnaire, le seul qui lise dans les étoiles et qui, au sein de la Haute Couture française, soit véritablement avant-gardiste, après avoir été le prophète des sixties, pourrait bien être celui de l'an 2000.

Ayant compris, un des premiers, l'importance de la culture black et donné droit de cité à celle-ci par la création de son célèbre Centre, magnifique espace Boulevard de la Villette, Paco Rabanne, enfant de la guerre d'Espagne, est le précurseur des formes et matières.

L'EQUERRE est édité par l'Association G.L.O.R.I.A. — 1, rue de Messine 75008 Paris — Tél. : 359.03.02.

Directeur de la rédaction, directeur artistique : Philippe Djanoumoff. Maquette couverture : Nigel Wingrove. Maquette Moteurs : Patrick Tanguy

Promotion : Tim Madesclaire. Photogravure, impression : E.C.E. Copyright L'EQUERRE tous droits réservés. Dépôt légal à parution. Commission paritaire en cours.

Diffusion N.M.P.P. Directeur de la publication Philippe Djanoumoff. Photo de couverture : Michel Amet.



Une, deux, trois graines... Ainsi en arrive-t-on, en 1985, à la définition la plus juste du psychédéisme : se fracturer le poignet en donnant à manger à son poisson-chat.

Et de là, où va-t-on ? Partout : here, there and everywhere. On rayonne. L'infini comme point de départ et d'arrivée. Que personne ne bouge, mais que chacun décolle : fracas d'Air World en écho, allez voir *higher* ci-gît suis, le ciel est la limite/ne pas dépasser la dose prescrite, refrain connu.

Tout cela est trop mesuré, trop modeste. Il faudrait ouvrir, donner un horizon : que l'*Hippolyte et Aricie* de Jean-Philippe Rameau devienne la bande-son des cérémonies orbitales de demain, que Rainer-Werner Fassbinder se voit gratifié d'une résurrection pour filmer *Le Bleu du ciel* ("Vomirais-tu ?" me demanda Dirty sans rire. Elle m'embrassa dans la bouche. - "Peut-être"), que le cinéma s'échevèle et que la peinture adopte la manière tremblée de la brume, que le monde enfin sonne comme une collision d'Esquerita et des cinq-cent-cinquante-cinq sonates de Scarlatti : car Scarlatti aussi c'est pop, comme le hoquet du matin que guillotine la chute d'un store vénitien ; enchaînons...

Si le rock a une histoire, elle commence avec ces trois gouttes de kérosène dont se parfumèrent les jeunes dogues 50's au lendemain de la guerre de Corée : Elvis et son spleen impérial, Gene au sourire laminé, Eddie beau gosse rétamé, Jerry Lee hurlant que le Diable incendie sa chevelure d'apostat et tous ceux, Noirs bagués et stylistes d'instinct, qui les imitèrent ; et, depuis, tout, du twist transistorisé des ragazzi pasoliniens au dernier agenouillement calibré des Sister Of Mercy, procède de cette pose originelle, de ce postulat embouti (on souhaiterait le Lars von Trier d'*Element of Crime* pour filmer cela, cette traînée d'huile en feu sur le pare-brise du siècle, mais notre Danois a à faire avec Dante et d'ailleurs, trois avant l'*Apocalypse* selon Coppola, dix ans avant que le Vietnam ne redevienne d'époque, Iggy, ange exterminateur de sa propre personne, avait déjà tout dit : "J'ai le cœur rempli de napalm, je suis celui qui cherche et qui détruit...").

Surpasse-t-on (Suicide, Kraftwerk, Cramps) ce qui demeure insurpassable (les Stooges de *Raw Power*, de *Gimme Danger* et de *Death Trip*) ? Oui, en y tournant le dos et en remontant le fleuve de trois siècles : là, au cœur des ténèbres, nous attend une clarté aux dimensions de cathédrale renversée : Bach, et la question que nous pose sa musique d'élection : "Qu'as-tu fait de ton éternité ?" Surprise agréable que de voir Sollers y répondre, qui sacre le Cantor cinquième évangéliste : "Quelle est la couleur la plus nette ? Le clavecin des nerfs ? Le violoncelle foncier ? Le violon vibrant ? Les chœurs ? Les voix ? Les cuivres souverains ? Les bassons familiers ? Oui, tout ça, emporté par l'ouverture de la Bible." Passion selon saint Mathieu ou selon saint Jean, *Magnificat* ou *Messe en si*, l'éternité, en effet, recommence ici.

L'éternité : ce qui fait le plus cruellement défaut aux liturgies wavoïdes des années 80. L'ultime must en majesté, *Atmosphere*, parut à 1578 exemplaires en cette cité française où certain fleuve rêve une dernière fois d'inverser son cours, et c'était il y a une demi-décennie : - le temps qu'il faut pour ébaucher un genre d'*Apogée*, pour lui donner le sous-titre générique qu'elle mérite : *De la vie amoureuse des pendus*. Car les temps sont vils, car l'époque est lourde : l'affairisme, l'agitation publicitaire qu'orchestrent d'épais baffreurs médiatiques, les roulements besogneux et les trompettes bouchées, la marche forcée



LÉONARD DE VINCI - ST JEAN-BAPTISTE - MUSÉE DU LOUVRE

# DROIT D'HAUTEUR

par  
YVES ADRIEN

"CE COUP DE LANCE DANS LES TÉNÉBRES, CELA S'APPELLE L'ÉQUERRE."

quasi-comique de tous ceux qui, désireux d'assurer, deviendront assureurs. Et pourtant, que vaut le succès sans la grâce. Bien moins peut-être que les dix lignes qu'on aurait pu, par défi, s'envoyer à soi-même : "Les temps changent, et je ne suis pas certain que votre passé de théoricien et de lanceur de modes éveille encore à Paris beaucoup d'écho : vous vous étiez d'ailleurs lassé dès 1980 de ce jeu qui vous paraissait vain et, je vous l'accorde, l'était. Aujourd'hui, il n'y a même plus de jeu : la bourse ayant remplacé le casino, on achète et l'on vend des modes de portée mineure (appelons-les "modelettes") dont pas un ne veut et que chacun pourtant plébiscite, bref, on ne mise plus, l'on négocie."

Ici pourrait s'achever la transaction : sur ce plan, revisité Conrad, de quelqu'un entrant dans un casino éteint et y balançant, avant de s'embarquer, trois simples plaques ternies : "- Pour le personnel..."

Mais voici un frémissement nouveau, les colonnes de brume sur l'océan, l'électricité coulée dans le bitume des quelques milliers de 45 tours parus depuis l'armistice de Pan Mun Juon (1953), la Norton Commando qu'on démonte sur un quai de Norfolk (Virginie), l'usuelle Saïgon putréfiée souriant à s'en décrocher la mâchoire et la dégaîne Christopher Walken exsangue de l'automne prochain ; voici, télescope résumant l'histoire du monde, la grâce contre la brutalité, et mieux vaut miser sur la grâce, — comme semble nous l'enseigner ce saint Jean-Baptiste dont le demi-sourire et l'index annoncent un au-delà si proche.

Jean-Baptiste, le précurseur. Celui qui œuvrait pour un autre. Leçon de maintien : le mystère. Leçon de morale : le désintéressement. Qui veut encore d'une renommée bourbeuse lorsqu'il peut, l'énigme aux lèvres et l'index

dressé, devenir foreur de ciel ? Cette attitude, on aimerait que la new-wave, demi-sœur complaisante et chavirée de la foi médiocre, l'adoptât : et que, dans le couronnement de ses mèches en diadème, s'allume parfois une lueur, un simple éclat de grâce perdue.

A défaut, l'on se repassera le soundtrack indicible, celui qu'alimentent les silences de tous ceux qui... Avant que cette page soit achevée, un autre a déjà ajouté son nom à la longue théorie : Jürgen, suicidé. L'arme employée ? L'amour, cette chose qu'on retourne si volontiers contre soi. Une trajectoire horizontale bute sur un point lumineux, et passe à la verticale : ce coup de lance dans les ténèbres, cela s'appelle l'équerre.

D'où le retour au cinquième évangéliste : "Le moindre éclat capté dans la nuit, sur les routes, dans les avions au-dessus de l'océan, et, tout à coup, le chaos s'ordonne, la verticale est présente, l'angoisse ou la terreur n'étaient rien, la résurrection a eu lieu, on l'avait oubliée, on l'oublie toujours. Bach se répétera autant de fois qu'il faudra. Fabuleuse répétition : encore et encore. Et encore. Et encore de nouveau. Et toujours."

Oui, kiddies, comme le *You Spin Me Round* de Dead Or Alive (\*blasphème léger). Mais au fait, mort ou vif ? Avancez donc dans la clarté, et voyez : voici justement que les deux épaules de mort, au terme d'une longue lutte, touchent terre ; et que vif, rouvrant ses ailes, prend son envol : là-haut, tout là-haut l'attend Bach en sa *Passion*, poussière psychédélique de clavecins s'effondrant comme autant d'astres fragiles ; et ce feu d'artifice de cendres lumineuses, ce rayonnement de chandelier nucléaire affamé, cela s'appelle l'extase. (Rumeur dans la nef, remuement de chaises : l'assistance se lève et le présent Prédicateur salue).



# INSTANTS MUSIQUE INSTANTS



## NOSTALGIE

Les anciens lecteurs de GLORIA se souviennent, avec des larmes dans la voix, d'une hallucinante suite de photos de mode réalisées avec les Virgin Prunes dans le numéro 3 de l'ancienne série

(hélas épuisée). C'était en mars 83. Aujourd'hui, leur très bel album *If I die, I die* est réédité et nous en profitons pour re-publier une des photos les plus « scandaleuses » : Gavin et Guggi, habillés par Thierry Mugler. (Ph.D.) 3

## LUNE ET SMOCKING

Tuxedomoon, groupe fétiche de la new-wave inscrit dans son parcours artistique une nouvelle étape décisive : *Holy wars*. Lille, 15 mars 1985. Première mondiale d'*Holy wars*, étape de mai : Paris, co-production Garance avec le Centre Beaubourg. Cela fait longtemps que Tuxedomoon a dépassé le musical proprement dit pour s'envoler vers les sphères du spectacle tout court. On pouvait craindre le pire, Blaine Reininger parti définitivement et Winston Tong enfui pour un temps vers le berceau californien du groupe... Mais non, *Holy wars* nous agresse de partout, pour mieux nous envoûter. Tantôt théâtre d'ombres où les danseurs esquissent des danses néo-romantiques, tantôt show de rock classique, tantôt espace ouvert où chacun se livre à des performances arty sous les regards bleutés des monitors vidéo. Parfois la scène n'est qu'un gigantesque écran T.V., et brus-

quement l'image se dédouble, devient un anti-clip, tandis que monte une plainte de sax e Steven Brown.

Un show qui nous amène au disque, triple événement discographique puisqu'il célèbre le mariage dans l'hexagone de Joeboy (la compagnie de Tuxedo), Crammed (son refuge belge), et New Rose (licence française). Intro majestueuse, *The waltz*, montée hypnotisante de claviers/sax soutenue par les pulsations de basse de Peter Principle. Le diapason est donné, cela ne s'arrêtera pas. Grands moments : *Bonjour tristesse*, Winston Tong chante sur le vinyl, on pense au mytique *Etranger* d'après Camus il y a déjà longtemps... *In a manner of speaking*, pop song minimale, et tout bêtement très belle. *Holy wars* et *Egypt*, morceaux-fleuves de la face 2. Le son est dense, somptueux. Et la musique du Tuxedomoon est toujours truffée de citations, un reflet jazz par ci, une espagnole par là, mais tout est fin, transcendé. (P.B.)



PHOTO C. PLESSY.

## OPERA BISCUIT

Adeptes des chorégraphies hirsutes, Karl Biscuit passe allègrement des festivals au circuit rock traditionnel. Impliqué en tant que compositeur dans le mouvement de la « jeune danse française » (Philippe Decoufle, Daniel Larrieu) il se produit en Avignon, à Châteaullon, Glasgow. Il tourne actuellement avec un spectacle extrait de son album *Regrets Éternels* disponible en import sous le label belge Crammed Discs.

Les concerts de Karl Biscuit sont des sortes d'opéra miniature mégal. La présence de Marc Hollander (Tueurs de la lune de miel), de Blaine L. Reininger et Winston Tong (Tuxedomoon) sur *Regrets Éternels* marque l'intérêt de ces musiciens-scénographes pour la dimension visuelle des compositions du petit biscuit. (C.C.) 3

## AFRO BEAT

Stimulées par le gigantesque succès de Touré Kunda les musiques africaines éclatent au grand jour et s'imposent peu à peu au public. Ce n'est pas un hasard si, cet hiver, l'actualité discographique de l'afro-rock est particulièrement riche. D'abord, l'Orchestre Jazira, un combo multiracial formé à Londres et qui comprend Africains et Européens : nouvel album paru sous les auspices de Beggars Banquet, mixage de polyrythmies, chorus de cuivres qui rencontrent le mystérieux langage des congas et des « talking drums », ces tambours qui parlent... Autre perle, la « highlife music » du Ghanéen George Darko, guitares lumineuses et percussions syncopées, une approche en douceur du funk tropical. La musique noire, on le sait depuis Herbie Hancock et Nona Hendrix, est le domaine d'élection de Bill Laswell. Rien d'étonnant



donc qu'il s'attaque aussi à l'afro-beat, par le biais de deux productions. Le dernier Fela, *Army arrangement*. Fela étant en prison au Nigeria, Laswell a mixé les bandes sans lui. Le résultat ? De l'afro-rock légèrement « blanchi » et occidentalisé, mais surtout un son d'enfer qui flirte avec l'électro-funk. Autre synthèse, le *Watto Sitta* de Mandingo, le groupe de gambien Foday Musa Suso, enregistré à New York. Laswell a racollé Herbie Hancock et son Yamaha DX-7, il faut entendre la kora (instrument primitif à cordes de Foday Musa Suso) planer au-dessus des rythmes afro et des sons électroniques !

Dernier flash africain du mois, un Nigerian émigré en Belgique, dieu du trombone qui s'est baptisé... Feso Trombone, et qui pratique de l'« African beat new wave funk », ou quelque chose de voisin. De l'afro-rock corrosif, qui décape, avec le bassiste Vincent Kennis des Tueurs de la Lune de Miel.

D'autres sons venus des Tropiques vont bientôt faire leur apparition : par exemple la soca, qui tire son nom du « so » de « soul » et du « ca » de « calypso », et qui vient des Caraïbes anglophones. Une compilation est déjà parue et elle vaut son pesant du swing. (P.B.)

Orchestre Jazira : « *Nomadic Activities* » (Beggars Banquet/CEL 6725), George Darko : « *Hi Life Time* » (CEL 6726), Fela : « *Army Arrangement* » (CEL 6109), Mandingo : « *Watto Sitta* » (CEL 6103), Compilation « *This is soca !* » (CEL 6727), distribution Mélodie. Feso Trombone : « *Freedom train* » (Antler 026), import Soca-Disc. 3



DE G. A. DR. KBYE (SIC) ET BORTECK (RE-SIC) DE JAD WIO.

## NOUVEAUX DÉMONS

Gouffres d'ombres, cris de damnés, cavalcades d'enfer tel est le monde des deux Jad Wio. L'un et l'autre pareillement habités par les rituels des ténèbres n'hésitent pourtant pas, en concert, à reprendre des morceaux moins terrifiants : il faut les voir interpréter *Paint it Black* des Stones. Sur le pantalon de cuir noir du chanteur, chaînes et autres ornements sado-maso forment un contraste attendrissant avec la blancheur de son torse nu. Maxi très bien produit, au look très mode, Klimmt et rimages psychédéliques de rigueur. (R.D.) 3

## ALICE DANS LES VILLES

Londres est morte ! Déchirée par les clans ! Londres n'a plus d'idée, etc. Londres est surtout enterrée trop vite par les réactionnaires. Le soudain engouement de la scène anglaise pour le rock'n'roll n'est en effet ni une dégénérescence ultime, ni une quelconque mode revivaliste mais semble bien un sain retour à l'énergie, comme le fut peut-être le punk en 77.

De nouveaux groupes comme Jesus and Mary Chain ou the Scientists empruntent bien sûr aux Stooges, d'autres aux Seeds ou à Morrison, mais peut-on les en blâmer aujourd'hui ?

Christian Paris a ouvert un club, Alice in Wonderland, il y a un an avec un leitmotiv : Le Fun et une idée : the New Psychedelia. Mais aussi avec un DJ, Clive, alias the Doctor, dont la voix noyée dans l'écho exhorte la foule colorée à s'amuser entre un disque du Chocolate Watch Band et un 13th floor elevators. L'Angleterre se rockise et les anciens cult-bands ou gothics dévient (Flesh For Lulu, March Violets, The Cult...), d'autres trashent (Stingrays, Vibes...), les plus pops portent des cols roulés (Morrissey, Lloyd Cole).

Exutoire ou Eldorado, Alice attire les anglais (les Damned y ont joué avec des perruques sous le nom de Naz Nomad) et même les américains (Certain General ou Jeffrey Lee Pierce rencontré fêtant la fin du Gun Club).

Alice ne se limite pas au Cadre du Gossips et organise également des festivals de films psychédéliques et des Magical mystery trips où des bus conduits par des ours transportent 400 personnes dans un endroit tenu secret où les attendent une ambiance empreinte de fleurs, d'encens, de confettis, mais aussi l'infrastructure d'Alice, bar, DJ, light show psychédélique et vidéos des Monkees en prime. Après avoir dansé le Beetle Rock (danse du scarabée où chacun essaie de s'envoler), Clive le DJ change de peau en montant sur scène et devient le Doctor, chanteur excité que Sky Saxon n'oserait renier. Il est le leader incontesté de Doctor and the Medics même si les NA NA NA de Sue et de Wendy, ses deux choristes appuient autant sa voix que sa personnalité. Psychédélique, psychogarbage, pop, qu'importe l'étiquette, ils jouent vite et bien et la démo qu'ils viennent de réaliser pour Illegal Records déterminent l'impression qui plane dans l'entourage des Medics : Ils pourraient bien être un des groupes de l'année ! (A.N.) *Alice in Wonderland : Les lundis au Gossips, Dean St. Soho, London.*

*Doctor and the Medics : 45t « live at Alice in Wonderland ».* ☺



DOCTOR AND THE MEDICS

## DOUX AMER

C'est du rock qui ne se prend pas au sérieux du tout, qui vient déverser une énergie pseudo funky pour, l'instant suivant, parodier effrontément le sacrilège Joy Division. Une musique faite de gesticulations et de contorsions ludiques mais dont les mots sont ceux du désespoir et du tragique : l'un des textes est adapté d'un poème de Charles Bukowsky. Rock insolent et triste, et qui a appris à rire de lui-même... Ravissante pochette intérieure de cerceuil, galette en vinyl framboise, aussi appétissant que leur titre *Chocolats-Gâteaux*. (J.L.L.)

*Crise de Nerfs*

*Fin de siècle prod.*

41, rue Thiers

59000 LILLE

Ce 45t ne se vend que par correspondance ; joindre un chèque de 30 F. ☺

## DEUX AMOURS

Aaron, Clifford et David, tous trois membres du Playgroup, sont des fils de bonne famille. Tel à un père photographe de réputation mondiale, tel autre musicien classique de renom. Ce qui ne les empêche pas de galérer sur toutes les scènes New Yorkaises avant d'atterrir sur d'autres plus nobles comme « guest-star » des B'52, Shriekback, Thomson Twins. Un voyage à Paris permet de sortir un maxi, rapidement, malhabile par de trop vieux morceaux, mais ils s'accrochent et sortent un 33 tours : un disque à cheval sur deux continents ; d'un côté, la vieille Europe avec une production de J.J. Burnel, un subtil cocktail de voix psalmodiées et un son très proche de La Féline ; de l'autre, New York avec la break-dance efficace, superbement produit par l'assistant d'Arthur Baker, Frank Heller.

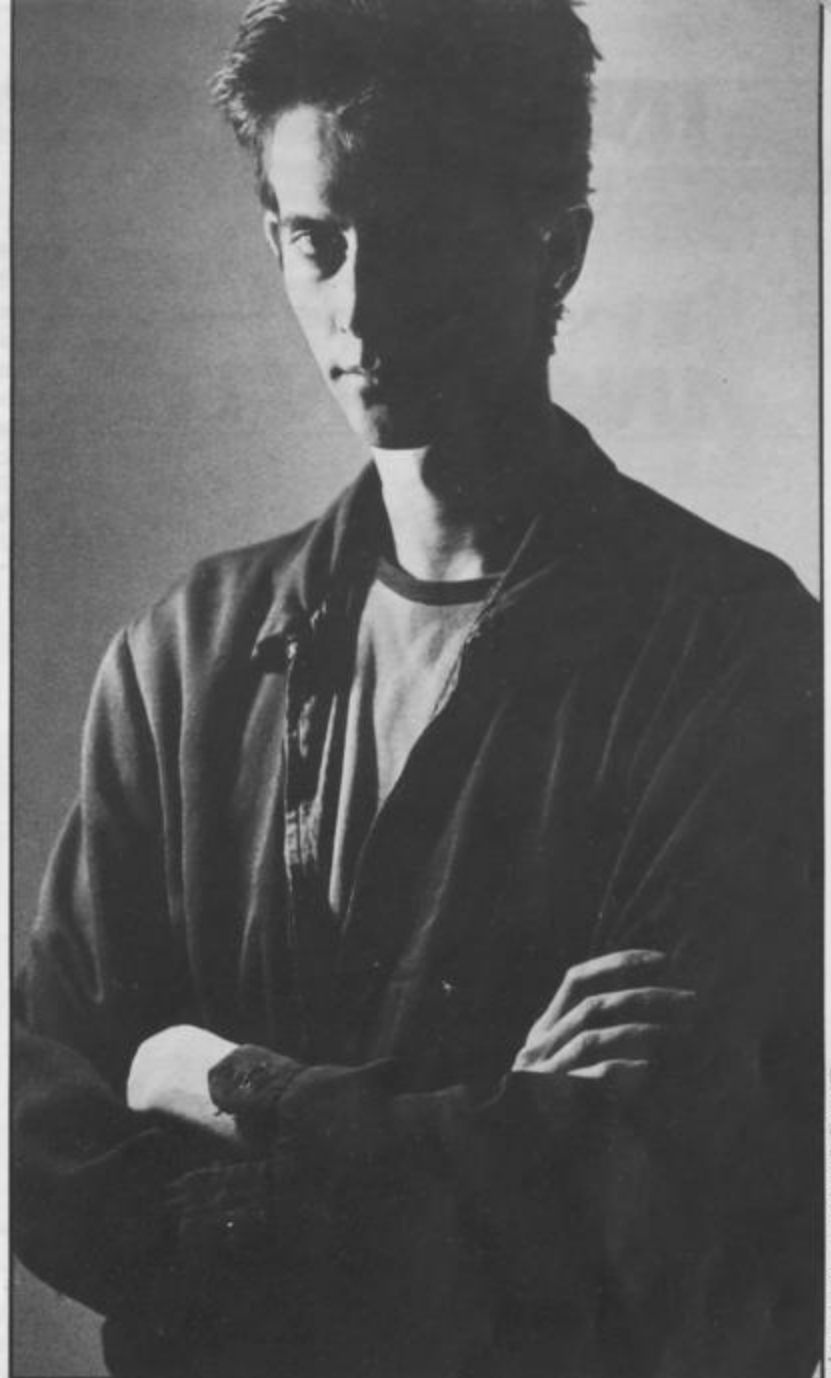
Une même pochette pour deux amours, mais comme dans toutes histoires d'amour il faudra choisir. (P.R.) ☺



GOGOL 1er ET UNE DE SES ENFANTS DE CHŒUR.

## DENIER DU CULTE

Gogol 1er, roi des médias s'il scandalise Minute, ce qui n'est pas difficile, réjouit le cœur de la critique ce qui n'est pas difficile non plus. Le « journal » qu'il édite rend compte de tous les articles à lui consacrés : pas un mot sur la musique ; par contre, dithyranbes sur le concept. Gloria avait bien aimé *Vite Avant la Saisie* son premier, mais à son troisième, on fatigue un peu et Monseigneur risque de n'être plus bon que pour les noces et banquets. Reste une photo qui est loin d'être désagréable. (R.D.) ☺



THEO HAKOLA - PHOTO MICHEL AMET.

## CHAIR A PASSION

On se souvient de lui comme étant le chanteur d'Orchestre Rouge, maintenant dissous. Theo Hakola renaît avec Passion Fodder au titre jeu-de-mot, allusion à la chair à canons. Ce musicien engagé qui déclare que « la politique n'est pas un devoir mais une nécessité » parle autant d'amour que de l'amélioration de la société. Un concert au Théâtre du Forum

a révélé la nouvelle manière du groupe : lyrique, emporté, en un mot romantique. Theo Hakola, américain d'origine, artiste multi-médias (théâtre, cinéma), guitariste, parolier vit et travaille encore en France mais en louchant vers l'Angleterre. Souhaitons qu'il nous reste mais, s'il nous quitte, nous n'aurons pas de meilleur ambassadeur... car nous l'avons adopté, de la même manière qu'il nous a choisi. (Ph. D.) ☺

## DUTCH CONNEXION

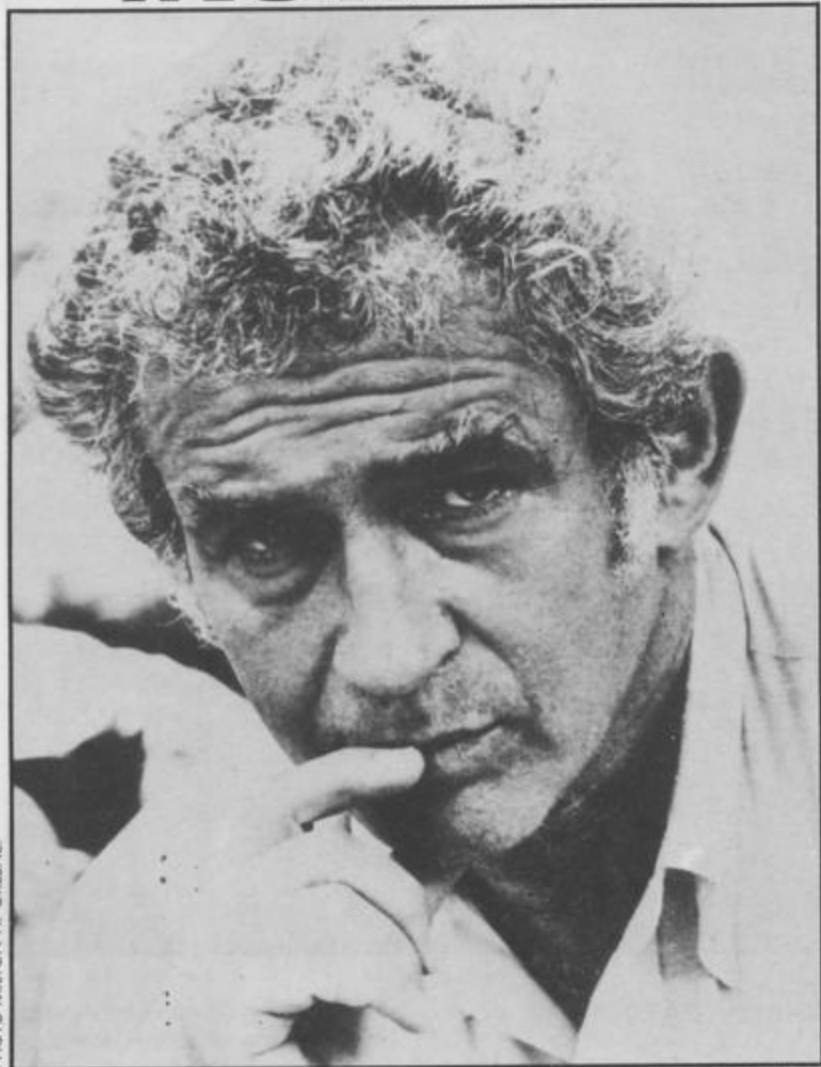
De Div. Deux syllabes sèches importées des Pays-Bas. Une musique qui ressemble aux polders, squelettique et fascinante. Rien à voir avec l'esthétique passéiste des Nits ou la new-wave arty de Nasmak. Né à Delft, De Div est un guitar-band dans la lignée de feu Mecano, avec pour seul artifice supplémentaire un sax que le chanteur Art Zaaijer partage avec sa voix rugueuse, (textes en néerlandais obligent). Un troisième disque vient de paraître chez Plexus, le fameux label de Rotterdam, après *Stap voor stap* (1981) et *Europa is hier* (82) : *Open zee*, littéralement en français *Mer ouverte*. Un album qui porte bien son nom, un rock violent et en même temps finement ciselé, un son « ouvert » autant vers les racines anglo-saxonnes du rock que vers ses ramifications continentales. Normal, d'ailleurs : la production superbe est signée Jean-Marie Aerts, le guitariste de TC Matic. (P.B.) ☺

## AUX BAINS

Les Bains Douches, transformés en organisation de concerts — laissant la célèbre boîte de nuit s'intituler les Bains (tout court) — ont organisé entre autres, trois des meilleurs concerts de l'année : Pâle Fountains, (voir plus loin l'article de Philippe Blanchet), Blow Monkeys et Jesus and Marie Chain. Les Blow Monkeys cultivent l'agressivité soft et le rock-jazzy, c'est de la romance masculine pour faire craquer votre petite amie ; lignée Joë Jackson/Sade. Idée du concert : le Théâtre Charles de Rochefort, derrière la gare St Lazare, discret et élégant. Jesus and Marie Chain est le groupe néo-punk qui à le vent en poupe. Ils ont joué, à Paris devant trente personnes et sont assez au punk ce que les Stray Cats étaient au rockabilly, très bien placés dans les charts anglaises, c'est un groupe à suivre... (R.D.)



# INSTANTS LIVRES INSTANTS



NORMAN MAILER.

## DEFONCES T.V. ET AUTRES

1954 : fumant gravement de la marijuana en fondant sur lui-même de grands espoirs, Norman Mailer restait seul, la nuit, devant sa T.V. allumée. L'hypnose due aux points lumineux de l'écran, associée à l'ébullition cervicale provoquée par l'herbe transformaient les inserts publicitaires, si nombreux aux U.S.A., en métaphores sexuelles dont les récits faits le lendemain par Mailer à ses amis les faisaient douter de sa raison. La demie-heure de balayage gris assorti de bourdonnements qui suit la fin des émissions achevait, avec l'aide d'un peu de Seconal de trancher les nerfs du cerveau de notre héros.

Ce rôle d'ablation nerveuse sera le principal grief qu'il fera à la télévision, vingt ans plus tard, étant passé d'une adoration mystique à une haine que ne firent qu'aviver ses nombreux passages à l'antenne. Son attitude outragée adoptée lors de ses prestations télévisuelles est proche du ton vif des *Pontifications*, série d'entretiens composant la deuxième partie de *Morceaux de Bravoure*. Il met dans ses remarques d'une dérangeante acuité sur l'amour, Dieu, la sexualité, la libération de la femme, l'Amérique des années 70, la littérature, toute sa verve ironique son talent de

polémiste, son insolence désarmante. Les véritables sketches tragi-comiques que sont ces entretiens et les récits truculents et comiques des *Pièces* nous éclairent sur la personnalité de Norman Mailer, cet américain déchiré, comme il l'avoue, entre « le petit raffinement de l'art et le cri de l'orateur de trottoir ». (B.P.)

*Norman Mailer. Morceaux de Bravoure. Pièces et Pontifications. 384 p. Traduit par : Robert Louit, Daniel Lemoine, Christiane Ramasseul et J.-L. Houdebine. Robert Laffont. Collection Pavillons.*

A signaler, les *Mémoires* de Timothy Leary, pape du psychédélisme dans les années 60. Les amateurs y trouveront les récits de « voyages » et pas mal de gens connus comme Huxley, Ginsberg, Lennon. Le côté apostolique des profs de psycho touchés par la grâce de l'acide fait vraiment désuet ; le mouvement eut cependant une réelle influence à son époque. En France, le journaliste pop Michel Lancelot devait écrire *Je veux regarder Dieu en face*, petit livre qui était une relation sur les phénomènes psychédéliques. La défonce ne donne pas de talent ; il faut du talent pour assumer la défonce : voir plus haut Mailer ou aussi Burroughs Beaudelaire, etc. (Ph.D.) *Timothy Leary. Mémoires Acides. 503 p. Traduit par Emmanuel Jouanne. Robert Laffont. Collection « Vécu ».* »



## HISTOIRES BRISÉES

Ceux qui ne connaissent pas Sam Shepard (ce n'est d'ailleurs pas impardonnable) pourront lire ces poèmes et ces mini-nouvelles hyperréalistes. Ça ressemble assez au *Nebraska* de Bruce Springsteen et c'est un compliment. Il paraît que l'inspiration de *Paris, Texas*, le film de Wim Wenders, vient de là et on veut bien le croire. Mais après avoir lu ça en français, on aimerait bien le lire en américain pour voir si c'est vraiment aussi bien qu'on le dit... (Ph.D.) *Sam Shepard. Motel Chronicles. 159 p. Traduit et préfacé par Pierre Joris. Postface de Bernard Eisenschitz. Christian Bourgois. Collection Sixpack.* »

## FEMINISME ET CIE (DES LOUPS)

Dans le précédent numéro de GLORIA un petit article avait rendu compte de *La Compagnie des Loups*, le film. Le livre étant sorti et étant éminemment recommandable : ce sont des contes « détournés », GLORIA précise que l'auteur, Angela Carter est une féministe anglaise célèbre, auteur de *La Passion de l'Eve Nouvelle* (entre autre) et membre du mouvement féministe nommé avec humour Virago qui comprend aussi une maison d'édition laquelle publie, ces jours-ci, à Londres, un recueil de nouvelles de Djuna Barnes. (R.D.)

*Angela Carter. La Compagnie des Loups. 192 p. Traduit par Jacqueline Huet. Le Seuil. Djuna Barnes. La Passion. 166 p. Traduit par Monique Wittig. Flammarion. Collection Textes.* »



LA COMPAGNIE DES LOUPS (PHOTO EXTRAITE DU FILM).

## POLAR FIFTIES DANS LE DEEP SOUTH

Les histoires de kidnapping font toujours froid dans le dos. *Septembre en noir et blanc* détaille celui d'un gosse noir par des blancs en pleine crise intégrationniste dans le Sud des U.S.A. à l'époque d'Eisenhower. Le climat est trouble, sexuel, angoissé et l'écriture en contre-point : nous vivons l'action vue par les yeux des différents acteurs du drame. Lentement, on arrive au dénouement mais cette lenteur très sudiste n'est jamais ennuyeuse : au contraire, elle participe au suspense. (R.D.) *Shelby Foote. Septembre en noir et blanc. 380 p. Traduit par Jane Fillion. Denoël. Collection 10/18.* »



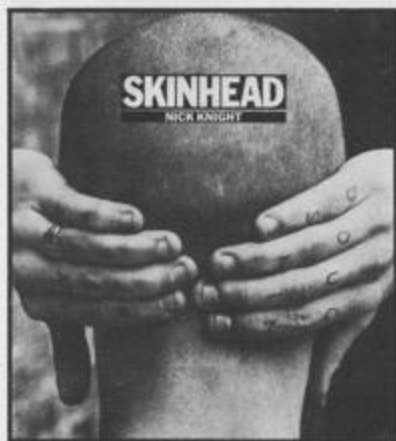
## POUR LES GENS VRAIMENT CHICS

On se doutait bien qu'ils existaient ces arbitres des élégances du XX<sup>e</sup> siècle. Positif, confirmé par *The Original Eye* de Philip Core. De Robert de Montesquiou (1855-1921) à Malcolm McLaren (1946-) en passant par Warhol (1930-), tous les grands lanceurs de mouvements de mode sont là. Le choix peut paraître arbitraire pourquoi Diaghilev et non Cocteau ? Justement parce que l'auteur s'attache beaucoup plus aux personnalités qui créent véritablement le départ des modes qu'à ceux qui les popularisent. C'est ainsi qu'on fera connaissance avec Lady Mendl, Peggy Guggenheim, Filippo Marinetti, créateur du Futurisme italien, Sir Cecil Beaton, Marie-Laure de Noailles. Pour GLORIA, qui a toujours considéré Malcolm McLaren comme une personnalité extrêmement douée, ce livre aux illustrations superbes, hélas non traduit en français est une excellente confirmation. Cela dit, il est dommage que l'aventure artistique ait déserté notre beau pays puisque aucune mode comparable à celles que McLaren ou Warhol ont pu lancer n'ait vu le jour en France, pays frivole où il y a des créateurs mais pas de grandes créations. (Ph.D.) *Philip Core. The Original Eye. Quartet Books. London, Melbourne, New York.* »

**CES PAGES INSTANTS ONT ÉTÉ RÉDIGÉES PAR BARBARIAN, PASCAL BUSSY, CHRISTIAN COPIN, ROBIN DESBOIS, PHILIPPE DJANOUOFF, JEAN-LUC LEFÈVRE, GILLES MACASAR, ALEXANDRE NICOLAS, ANAÏS PROSAÏC, BARBARA PASCAREL, PATRICK RÉMY, MADÉ TAOUNZA.**

## TÊTES DE PEAU

Ou *Skinhead*. Sur les punks, les mods, les rockers, les hippies, les lodens ont saut pratiquement tout. Par contre les skins ne font pas recette à la bourse du look. Et pourtant, c'est un mouvement dont l'esthétique, par sa simplicité, pourrait bien revenir ou même venir à la mode (regardez comment sont habillés Jimmy Summerville et Bronski Beat). Le livre de Nick Knight est un des plus sérieux et des plus complets sur ce sujet. L'arbre généalogique du skin commence en 1968. Il est, à cette époque un rameau de la branche MOD. Les mods eux-mêmes descendent des TEDS (Teddy Boys) des années 50. En fait, les skins étaient, en quelque sorte, les petits frères des mods : tout aussi soignés qu'eux mais dans un style beaucoup plus rigoureux et plus extrémiste. Ce livre (hélas non traduit en français) détaille les origines, les habillements, les coiffures (quatre longueurs de base, selon la gradation de la tondeuse), et les musiques favorites des skinheads : ce furent eux qui découvrirent le ska, le blue beat ou rocksteady, en fait le reggae. Grands amateurs de football, comme de danse, ils faisaient, des matches auxquels ils assistaient, de véritables champs de bataille et la police entreprit de les fouiller systématiquement, ce qui les entraîna à inventer des armes d'une grande sophistication. Leur point de vues politiques n'étaient pas d'aussi extrême-droite qu'on a pu le croire ; par contre il est certain que leur haine des punks est/était parfaitement réelle : ils les considéraient comme la mouture moderne des hippies.



Un livre indispensable au skin, mais aussi à tous ceux qu'intéressent les phénomènes de mode. Une maquette d'une rigueur très poussée, de très belles photos de Derek Ridgers, des illustrations montrant les panoplies skins au cours des années ainsi que leurs disques et labels ou étiquettes favoris font réaliser qu'on se trouve ici en présence d'un groupe social très évolué (en Grande-Bretagne en tous cas) contrairement à ce qu'un vain peuple pense... (R.D.) Nick Knight. *Skinhead*. Omnibus Press. En vente en import chez Paralleles, 47, rue Saint-Honoré, Paris. ☺

## FOLK ET ROCK

Il est curieux que depuis un certain temps et en même temps qu'on crache sur le folk, celui-ci revienne petit à petit. Le succès de groupes U.S. comme Violent Femmes ou R.E.M., anglais comme Lloyd Cole and the Commotions et, à la limite U2 ou Big Country, la venue de Bob Dylan en juin dernier (presque 100 000 personnes dans un parc), le succès d'un cow-boy moderne comme Sam Shepard, de films à tendance western revisités (Paris, Texas ou, tout simplement Country, voir pages cinéma de ce numéro) et maintenant, la réédition revue, corrigée, augmentée et actualisée de *Folksong* de Jacques Vassal. Venant d'une collection et d'un auteur aussi connoté il vaut mieux essayer de ne pas sentir le côté poussif d'un ouvrage dont la première version date d'il y a plus de treize ans mais plutôt s'attacher à découvrir au fil des 422 pages ce qui fait qu'un certain folk puisse nous toucher comme Tim Buckley a touché les Cocteau Twins avec *Song to the Siren* qu'ils ont repris sur This Mortal Coil ou Leonard Cohen dont Nick Cave and the Bad Seeds ont repris *Avalanche* (ces deux détails « érudit new-wave » ne sont pas cités). Ce livre ne prétend en aucun cas être new-wave de près ou de loin, heureusement ; par contre, on y trouvera des informations passionnantes sur ces poètes vagabonds qu'ils soient noirs, blancs ou indiens, hommes ou femmes, illustres ou maudits. Ils sont trop nombreux pour même en citer quelques uns mais une chose est sûre, le folk, le country ou tout ce qu'on voudra, ça compte aussi. (R.D.) Jacques Vassal. *Folksong*. 422 p. Albin Michel. Collection Rock & Folk. ☺



## B.D. NIOU-WAVE

Plus niou-wave que *Macumba River* tu meurs ! Deux auteurs de bandes dessinées perdus dans la jungle des tribus, explorant le Paris branché du « Joint qui fume » ou des concerts porte de Pantin. Squatés par une troupe de punks et de skins, ils réussiront à rester amis avec tout le monde tout en menant à bien

## HUMORESQUE I

Vite un mot sur cette réédition, en format de poche, des extraordinaires *Mémoires capitales* de Groucho Marx. Tout ce qui fait hurler de rire dans les films des frères du même nom est aussi dans ce livre. Inutile donc de donner des exemples ou de faire des citations : humour débridé et révolutionnaire, profonde chaleur humaine et haine de la bêtise sont les ingrédients qui entrent dans le cocktail Groucho. (Ph. D.) Groucho Marx. *Mémoires capitales*. 281 p. Traduit par Jacques Le Gal et Pierre Michaut. Le Seuil. Collection Point Virgule. ☺



## HUMORESQUE II

Vite un mot sur cette réédition (voir plus haut). Tout ce que vous avez voulu savoir sur ce pauvre Woody Allen, si pitoyable et tellement génial. Il ne s'agit pas ici de mémoires mais plutôt d'idées hirsutes, absurdes et soutenues par une logique d'enfer. Exemple : « Idée de nouvelle : une tribu de castors s'empare du Metropolitan Opéra et y interprète *Wozzeck*. (Grand sujet. Comment le développer ?). » (Ph.D.) Woody Allen. *Dieu, Shakespeare et moi*. 135 p. Traduit par Michel Lebrun. Le Seuil. Collection Point Virgule. ☺



## LA PLUS BELLE ÉTOILE

Bowie est notre légende et c'est la légende de notre siècle aussi. « Distingué, difficile, gentleman, fils de pute », comme le disait son pote Iggy Pop, son nom ou sa photo suffisent pour faire monter les tirages. Paul Alessandrini, co-auteur de l'année du Rock à produit, à la manière d'un film, un livre superbe à la gloire de la-plus-grande-star-blanche-du-rock-and-roll. Livre d'art, *David Bowie Super-Star*, est, en outre, un livre sur quelqu'un qui, comme Oscar Wilde, a voulu et veut faire de sa vie une œuvre d'art en y ajoutant le concept warholien médiatique. Les cinq auteurs qui se partagent la bête en étudiant avec style et culture ses paillettes et l'on est confondu : l'énergie, la stratégie, la curiosité, l'aventure, le paradoxe, le génie enfin, au service d'un simple chanteur. C'est que justement David Bowie n'est pas un simple chanteur et c'est en cela que ce livre nous touche : il met en lumière la fondamentale importance de la non-spécialisation, de ce que Paul Alessandrini nomme « un labyrinthe dont lui seul connaissait la sortie. » Un livre beau, peut-être trop beau par le maniérisme clean de sa maquette mais dont les textes luisent comme les projecteurs du *Serious Moonlight Tour*. (Ph.D.) David Bowie *Super-Star*. Calmann-Lévy. ☺

## PRESSE ÉCRITE

Afin de lutter contre la concurrence radio/TV., la presse écrite doit se donner les moyens d'être un véritable média de fond.

Pierre Albert, professeur à l'Université de Paris II et directeur des études à l'Institut français de Rennes, expose dans son livre *Banques de données de presse en France* la nécessité d'une documentation riche et structurée pour que la presse écrite reste compétitive. Dans ce domaine, la presse française accuse un retard de développement ; seule l'A.F.P. avec sa banque de données AGORA est performante au niveau international.

La nécessaire création par la presse écrite de ses propres services de documentation valorisera alors la production journalistique et permettra une totale indépendance vis-à-vis des sources institutionnelles ou des entreprises informatiques privées.

Ce livre de 163 pages n'est évidemment pas un ouvrage de vulgarisation mais plutôt un instrument d'études et de réflexion journalistique à l'usage des allumés de la communication. (M.T.) *Journalisme et Documentation*. Éditions Jean Cyrille Godefroy. ☺

leur travail. Costumes, décors, couleurs, dessins, tout le look est impeccable. Les personnages ressemblent à Zig et Puce dont ils ont le charme rétro. Les histoires sont faites d'anecdotes peut-être minces mais si finement analysées, aux détails si minutieusement peaufinés que la trame n'est plus qu'un support à une broderie éblouissante tout en couleurs pastels. (Ph.D.) Martiny et Petit-Roulet. *Macumba River*. Dargaud. ☺



La  
Librairie  
parallèles  
vous propose



AN IDEAL FOR LIVING 90 F.  
An history of Joy Division.  
Panégérique d'un groupe dont l'inspiration morbide teinte toute la new wave d'un reflet noir.  
Nombreuses photos.



UP TIGHT 90 F.  
The Velvet Underground Story. Histoire complète et très abondamment illustrée du plus célèbre groupe new-yorkais des années 70.



1988 THE NEW WAVE PUNK ROCK EXPLOSION 85 F.  
Photos et interviews exclusives des groupes qui ont fait le mouvement punk. Sex Pistols, Clash, etc.



SEX DRUGS AND ROCK AND ROLL 90 F.  
Les plus grandes rock-stars photographées dans les tenues et les poses les plus osées de leurs existences dépravées.  
Beeurk... à ne pas manquer.

#### BON DE COMMANDE

à recopier ou à découper ✕  
M. ....

Adresse .....

Ville .....  
CODE POSTAL .....  
Désire recevoir .....

TOTAL .....  
+ Port 15 % .....  
TOTAL .....

A RETOURNER AVEC VOTRE CHÈQUE  
A  
PARALLÈLES, 47, RUE SAINT-HONORÉ  
75001 PARIS. TÉL. (1) 233.62.70

# INSTANTS MUSIQUE INSTANTS SUITE



SOMA HOLIDAY - PHOTO VIOLET LIQUORI

## DU SOLEIL ET DE L'ACIER

La naissance d'un nouveau label est toujours un signe qui prouve qu'on en dise la bonne santé du rock français. Les disques du Soleil et de l'Acier, basés à Nancy dans la patrie de l'ancien label Atem et de Kas Product (coïncidences... ?), ont déjà fait parler d'eux avec Oto et un premier maxi de technopop, *Anyway*. Seconde production, un disque très attendu de Dick Tracy, nom volé à la vieille B.D. de Chester Gould et mythe soigneusement entretenu depuis trois ans à Nancy. Leur second maxi *Slim Bretzel* s'inscrit parfaitement dans le courant du nouveau rock européen, avec ce petit quelque chose en plus qui accroche. Face deux contrastée avec *Tête de chiens* et *White sister dress*, ouvertures vers des recherches de climats. Que dire de plus sur Dick Tracy sinon que Wim Wenders les adore et qu'il leur a demandé la musique d'un reportage télévisé sur Tokyo qui est en préparation...

Autre fleuron du label, le duo Soma Holiday avec la chanteuse Jane Honicker et le polyinstrumentiste Jean-Marc Vallod, les inventeurs de *Shake your molecules*, une « neutron dance » ravageuse. Technorock hi-tec made in New York, break mortel, existe en version mini cheap pour les juke-boxes et en maxi pour les deejays fiévreux. Avec leur look à la Fritz Lang années quarante, les Soma Holiday vont sûrement refaire parler d'eux.

Les Disques du Soleil et de l'Acier ont aussi leur face cachée, la série *Labyrinthes* avec sa devise de Jorge Luis Borges en exergue. Un premier volume est paru, splendide album de Pascal Comelade intitulé *Détail monochrome*. Instruments jouets, trafics électroniques, atmosphères hispanisantes, musique minimale à ranger entre Erik Satie et Terry Riley. (P.B.) *Les Disques du Soleil et de l'Acier*, B.P. 236, 54004 Nancy Cedex. Distribution Musidisc. ☺

## FRAICHEUR DE VIVRE

Une voix sortie de l'Éden des années soixante, pleine d'ingénuité sexy comme il se doit et qui vient nous dire ses doux phantasmes d'adolescente sur fond de guitare impeccablement rock'n rollienne, c'est tout simplement délicieux ! La chanteuse des Bandits, Christine (la voix, les musiques, les textes) a parfaitement réussi ses clins d'œil à la nouvelle vague et la pochette ziggy Stardust synthétique nous donne résolument envie de la voir plus souvent ! (J.L.L.) ☺

## ÉCHO DE CAËN

Une jolie frimousse, entre sourire et obscurité, sur une pochette de 45 tours, cela peut certainement arranger beaucoup de choses, mais pas sauver un disque d'une production défailante. Et c'est dommage ! Elle s'appelle Michelle, et elle a emprunté au héros du « Loup des steppes » de H. Hesse (le personnage solitaire que l'on sait) le nom de son groupe : Harry Haller. Des textes ultra-minimalistes, et un nappage de sax... de la new-wave modèle standart. (J.L.L.) ☺

## TROUBLES GASTRIQUES

Vivenza, fondements bruitistes semble rescapé de la cinquième colonne du rock industriel. Cet émule régionale de Nox a pris position entre Grenoble (pour le retranchement provincial) et Milan (pour les références au mouvement futuriste italien des années 1910). Cela donne un emballage plutôt réussi dans le style réalisme socialiste, des textes « arty » et une musique certainement pas à la hauteur des prétentions affichées : un *mixed* de musique répétitive et de Throbbing Gristle mal digéré.

Ne parvient pas à faire naître la magie du bruit qui veut... (J.L.L.) ☺



JEAN-MARC QUÉFFÉLEC, CHANTEUR DES PROVISOIRES

## TELEMENT PLUS

Ils ont fait trois maisons de disque en trois disques et font partie de ceux qui prennent leurs modèles dans la top qualité. Pas si « Provisoires » que ça malgré leur nom. Sur ce maxi à la jolie pochette style Smith quatre morceaux travaillés au corps et au cœur, une voix râpeuse ou caressante et qui n'est pas sans rappeler celle d'un autre Smith, Robert. Tout ça est très anglais pour des bretons de Montpellier. Soyons exacts : le bassiste est un parisien d'origine italienne. (R.D.) ☺

## VITE ET FORT



VIDEO AVENTURES

## ALTERNATIVE FUNK

Sous-titré *Folie distinguée*, un L.P. compilation qui regroupe des disciples underground de Grandmaster Flash. Détournements de funk venus de France, d'Espagne, des Pays-Bas et des États-Unis. Disponible chez Vox & Man, un label qui distribue aussi d'autres disques et cassettes intéressants. Vox & Man, 191, avenue du Maine, 75014 Paris. Tél. (1) 539.33.16.

## BREATH

Un nouveau groupe américain qui mixe un rock d'outre-tombe post-atomique avec des sons contemporains, des bruits qui sont injectés dans la musique. Violent et toxique. Premier album *Love and dislove* paru sur le label Sonic Incision Records. L'un des nombreux imports Front de l'Est, un distributeur spécialisé dans le disque et la cassette indépendants. Catalogue gratuit sur demande, où vous retrouverez d'ailleurs la plupart des productions mentionnées ici. Front de l'Est, 6, rue Stendhal, 80000 Amiens. Tél. (22) 44.83.62.

## D.D.A.A.

Déficit Des Années Antérieures, le groupe fétiche d'Ilusion Production l'un des pionniers de cette « autre musique » made in France. Enregistrement et packaging maison, longs morceaux éclatés à mi-chemin entre le surréalisme naïf et la transe rock. Deux nouvelles parutions, un 45 tours pour le cinquième anniversaire de D.D.A.A., et le L.P. *Les Ambulants*. Ilusion Production, 15, rue Pierre-Curie, 14120 Mondeville. Tél. (31) 83.57.33.

## LUC MARIANNI

Un solitaire de la scène française, branché sur l'électro-acoustique, le plânant, et maintenant le technopop. Quatre faces de collages et de mélodies en forme de journal télévisé parasité. *Video screens control* inaugure aussi un nouveau label : Delphes Records, 13, avenue du Parc, 95320 Saint-Leu-la-Forêt. Tél. (3) 360.22.62.

## PTOSE

L.P.-état de l'activité du groupe depuis ses origines, tubes comme *Boule !*, *Ecraser la vermine !*, ou l'hallucinante *Nuit des sauriens*. Musique synthétique, insensée, où l'on retrouve des traces des Residents. Splendide peinture de Mark Beyer en couverture. Contact de Ptose : B.P. 276, 79008 Niort Cedex.

## VIDEO AVENTURE

Follow-up de *Musique pour garçon et filles*, la suite d'un parcours sonore boursé d'images. Une face jaune (*Camera in focus*) et une face bleue (*Camera al riparo*), le duo de Chartres invente des hommages-clins d'œil à Tex Avery, Raymon Roussel, Georges Perec, Jules Verne. Participation du crooner Jac Berrocal et mise en scène de Gilbert Artman. C'est le premier disque du label Tago Mago, jusqu'à présent spécialisé dans les cassettes. (P.B.) *Contact Vidéo-Aventures* : Dominique Grimaud, 8, rue d'Espagne, 28110 Lucé. Tél. (37) 35.14.66. ☺



RELAX

A deux pas du Centre Georges Pompidou, Atoll Tanking ouvert toute la journée propose, outre le tanking proprement dit, une superbe salle où les adeptes de cette nouvelle défonce naturelle peuvent se re-relaxer après leur immersion. Allongés dans des chaises longues, bercés par les musiques Ambient de Brian Eno, les lecteurs de l'EQUERRE bénéficieront d'un tarif préférentiel allant jusqu'à une réduction de 33 %. (R.D.) Atoll Tanking - 7, rue Pecquay, 75004 Paris. Tél. 271.20.63. Tarif : 100 F au lieu de 150 (téléphoner pour renseignements).

LA STAR DU MOIS



PHOTO A. SCHMITZ.

DANIEL LE BRET

Couturier Haute Couture, il a été l'assistant de Ted Lapidus et de Guy Laroche, il est Expert technique auprès de la Commission Economique Européenne et a été récemment décoré par Jacques Lang chevalier des Arts et Lettres. Le 14 février, à la Piscine, il présentait un show Haute Couture : chantant, déshabillé d'un slip en panthère de Somalie, des chansons très rock-baba-cool écrites par lui-même. Il a fait sensation devant l'écran qui présentait un de ses «happening conceptuels» devant un public médusé. Immensément riche, il a fait vœu de pauvreté afin d'être plus «perméable aux influences artistiques intellectuelles». N'essayez pas de lui téléphoner : il n'a pas de téléphone. (R.D.).

# NEW ORDER ALBUM DE L'ANNEE

**Parfait et imparfait, serein et torturé, lyrique et géométrique, identique, en bien des points à Bach, Low Life, nouvel album de New Order s'impose comme l'évidence de la modernité. Love Viligantes, Sub Culture et les six autres titres s'enchaînent comme l'Art de la Fugue : la simplicité de l'inspiration, alliée au raffinement de la construction purement musicale (contrepoint, fugue, variations), l'absence de références "modes", créant paradoxalement un contexte terre à terre, atteint une séraphique et céleste beauté. Le dos à un mur qui n'est pas celui de Pink Floyd, rescapés de Joy Division, les membres de New Order avancent comme ceux qui n'ont plus rien à perdre... et qui savent où ils vont. Philippe Djanoumoff.**

Une vidéo, en fait un film de dix minutes tourné en 35 mm, a été réalisé pour *Perfect Kiss*. Tourné dans le local de répétition du groupe par Jonathan Demme (*Stop Making Sense* des Talking Heads) la photographie en a été confiée à Henri Alekan qui a signé les merveilleuses images de *La Belle et la Bête*, de Cocteau, ou de *la Bataille du Rail*, de René Clément... entre autres. Ph. D.

*Low-Life* est le troisième disque de New Order. Il a été enregistré en automne dernier dans un studio à Londres, et non à Manchester, "parce qu'il y avait plus de place pour se reposer", dit Peter Hook. Comme pour le disque précédent, *Power, Corruption And Lies* (1983), la production est l'œuvre du groupe, assisté de son fidèle ingénieur du son Michaël Johnson. Sous un élégant papier calque qui ne recouvrira que les deux mille premiers exemplaires, la pochette fait apparaître pour la première fois les visages - des gros plans quasi-anamorphosés - de Steve Morris (le batteur, en couverture recto), Gillian Gilbert (claviers, en verso), Barney Albrecht (chanteur et guitariste) et Peter Hook (bassiste), tous deux représentés sur chacune des faces de la pochette intérieure. New Order est un groupe dont l'histoire et la situation sont extrêmement singulières. Consacré voici plus de cinq ans en tant que Joy Division, New Order n'a, paradoxalement, jamais senti "la pression sur lui", comme on dit en jargon sportif. Sans doute parce qu'une compagnie de disques non-conformiste, Factory, et un manager rigoureux, Rob Gretton, ont toujours préservé les groupes des sottises et des compromis du show-business. Mais aussi parce que New Order, par son acte de naissance même, et le courage et la foi qu'il impliquait, forçait d'emblée l'admiration.

Il a longtemps manqué à New Order ce déséquilibre, cette fragilité extrême qui habitaient la voix de Ian Curtis dans Joy Division. *Movement* (1981), à cet égard, traduisait une inspiration en repli, en refuge dans un palais idéal, trop pur et trop aérien pour être vrai. Sa beauté éteinte était celle du deuil. Mais

tout cela s'est progressivement modifié avec le 45 tours *Temptation* (1982) et l'album *Power, Corruption & Lies* : New Order s'ouvrait, s'exposait, Barney Albrecht osait écrire et chanter avec une extraordinaire maladresse enfantine des choses comme "Oh you've got green eyes/oh you've got grey eyes/oh you've got blue eyes", se départant de cette réserve apeurée qui l'inhibait. Cette lente maturation a permis aujourd'hui à New Order de réaliser ce qui restera peut-être comme son chef-d'œuvre : *Low Life* est avant tout un disque extraordinairement vivant, fébrile même. Mais certainement pas brouillon ni relâché. La musique de New Order s'apparente, toutes proportions gardées, à la peinture d'intérieur hollandaise de l'âge classique. Contemplée à distance, elle éveille un sentiment d'apaisement, de clarté, qui peut rester trompeur et superficiel s'il ne s'approfondit pas et n'ouvre pas la voie vers la perception d'un tremblement, d'une vibration spirituelle désespérée, vers la promesse latente d'un arrachement à la vie terrestre. Ainsi, écoutée par un auditeur malveillant ou distrait, la musique de New Order peut être assimilée à la banalité la plus plate ou la plus insipide, à du Moroder puéril et primitif. Comme, passant rapidement devant un Vermeer, un touriste repu dira : eh bien quoi, c'est un pan de mur, ce n'est pas intéressant. C'est vrai, ce n'est qu'un pan de mur à Delft, mais c'est toute la vie, tout ce qui, dans le visible, laisse affleurer la poussée impérieuse de l'invisible. Et chez New Order, une séquence de synthétiseur entendue vingt fois depuis Donna Summer, matière ingrate et banale s'il en est, est transcendée par une foi dont

on ne peut que constater l'effet en soi-même.

Tout est juste, tout est apparemment dessiné chez New Order, mais en même temps tout tremble. La voix dérailée, les synthétiseurs semblent essouffés, jamais conquérants, la basse paraît toujours sur le point d'imploser, la guitare de surchauffer et la batterie de s'effondrer dans un fracas apocalyptique. La matière que New Order saisit à bras-le-corps est comme embrassée pour une dernière fois, célébrée désespérément avant de se réduire à un souffle insaisissable. Mais en même temps elle s'illumine, elle s'embrase, elle flambe l'espace de quelques instants, avant de retourner au néant. Chaque chanson de New Order donne l'impression d'un combat remporté contre une réalité ingrate et terre-à-terre.

D'où vient ce miracle ? New Order est un groupe qui prend son temps, qui ose aussi perdre son temps (la composition et la réalisation de *The Perfect Kiss* lui ont coûté neuf mois), qui tourne et enregistre quand ça lui chante et n'a jamais ressenti le besoin d'adapter sa musique aux nouveaux goûts du public. Depuis *Blue Monday*, New Order a annexé à son domaine les formes les plus primaires de l'électro-funk, ce qui a valu au groupe un succès international sans lendemain. Selon Barney Albrecht, *Blue Monday* est "la seule chanson disco honnête à jamais avoir été faite !". C'est toute la différence, et New Order est le seul groupe au monde qui soit capable d'allier la transe du rythme et la ferveur intérieure du recueillement.



dissociation constant,  $K_{\text{d}}$ 

**140, RUE DU THÉÂTRE 75015 PARIS - 578.09.78**



par PHILIPPE BLANCHET

## UN CERTAIN GÉNÉRAL, BÊTE DE LA NUIT

C'est presque un accident. Juste un faux mouvement. Par un de ces détours absurdes, mystérieux, et pourquoi pas inespérés, un groupe de New York signe sur un label du Havre (Invitation au suicide) et débarque dans la vieille Europe.

Dans notre désert des Tartares glacé, personne n'attendait A Certain General. *Let the wild dance begin!*

Fin 84/Début 85, November's Heat. Une pochette à la REM (branchages jaunissant trempant dans des marais stagnants) cache un déluge de rock fiévreux et tordu, les transes d'un vaudou infecté de mille fantômes, les orages d'un trash-rock flamboyant et malade, d'une surf music croupissante ou d'un psychédélisme embué.

Fin 84/Début 85, une guitare fieleuse, effilochée ou traînante couvre de ses aigreurs les lyrics hallucinés d'un Iggy des garages, Parker Dulany, « pâle bête de la nuit » (version Lovecraft) d'un rock sous perfusion.

Fin 84/Début 85, les barbelés de Dachau, la silhouette de Raspoutine, le corbeau d'Edgar Poe et les murs gris du Lower East Side se



PARKER DULANY. PHOTO MICHEL AMET.

mêlent au sang vicié d'un rock d'insomnie. L'histoire commence deux ans plus tôt, sur le ton d'un scénario bien banal. Premier groupe, premier disque, nuit et brouillard, indifférence et ennui... Parker Dulany, chanteur et porte drapeau du groupe, déjà glorieusement dérape, saborde le navire, s'enfuit, à la recherche de plus de pureté (mais n'a-t-il pas que ce mot aux lèvres?), de moins de compromis... vers un rock intransigeant, difficile, interdit; monte une ou deux formations de crise, avant de resserer ses troupes, de redevenir General. Peintre avant d'être musicien (admirateur de Modigliani), il fixe alors ses vertiges, un flot glauque liant les Doors à Joy Division, la violence des Stooges aux éclats des sixties. Un saccage « ordonné ». Hors des modes, hors du temps... ou presque. Dans un purgatoire inspiré. En un instant précieux et sacrilège où tout converge vers ce « supplément d'âme » qui fait la différence. Jusqu'à *November's Heat*, qui aujourd'hui nous frappe par son urgence et sa paradoxale actualité, par sa beauté malsaine et son énergie mal endiguée, par sa déconcertante et irréductible honnêteté.

## UNE PÂLE CLARTÉ



MICHAEL HEAD, CHANTEUR DES PALE FOUNTAINS. PHOTO X.

Et si le noir, en dix-neuf cent quatre-vingt-cinq, virait soudain au gris, se délayait enfin en demi teintes blêmes. Et si, imperceptiblement, venait le temps de l'éclaircie, d'un rock plus lumineux, délicat et subtil... Comment résister alors aux Pale Fountains?

Liverpool, 1982. Dans un décor que l'on imagine aveuglé de briques rouges, non loin des docks déserts et rouillés, Michael Head et ses compagnons accrochent leurs arpèges au gris du ciel. Déjà, les Pale Fountains ont choisi la porte étroite d'un rock décalé, inédit, démarqué. D'un univers fragile, rare et vacillant, à deux doigts de la fièvre d'un Velvet soudain précieux, à quelques arabesques près d'un monde délavé, diaphane « pâle ». Déjà les Pale Fountains cultivent le contraste, l'art de la cassure, de cette fêlure minuscule qui fait les grands groupes, du moins ceux que l'on a envie d'écouter et d'entendre. Architectures en cressendos rebondissant sur quelques poin-

tes de percussions ou quelques notes d'une antique Gibson, mélodies fluides et nerveuses, parfois contrarié par le tir de barrage d'une rythmique saccadée, cuivres légers, esprit Stax revisité... Pacific Street, leur premier album, affirme alors une esthétique originale à la pointe d'un rock anglais tout en nuances et en raffinements. D'un rock limpide et troublant d'une apparente et déconcertante simplicité. Le ton est donné, lumineux et flou à la fois. Depuis, malgré un vague concert parisien passé inaperçu et raté (problèmes de sono, d'acoustique et de préparation), on attendait un signe, une suite, une confirmation. ...*From Across The Kitchen Table* vient aujourd'hui enrichir cet éclairage, le canaliser en un flux plus soutenu, hanté de rhythm and blues discret et de guitares lancinantes, le maîtriser... annoncer l'avènement d'un rock ambigu et racé, tendre et vigoureux, pâle et tiède à la fois. Comme si la nuit se dissipait.

## L'ÉGYPTE EN ÉCOSSE

Du côté de Glasgow, le Nil Bleu... Une étrange topologie fantôme, superposant un rock subtil, délicat, frémissant, à quelques éclats d'exotisme chatoyant — rêves de la Basse Égypte aux fins fonds de l'Écosse...

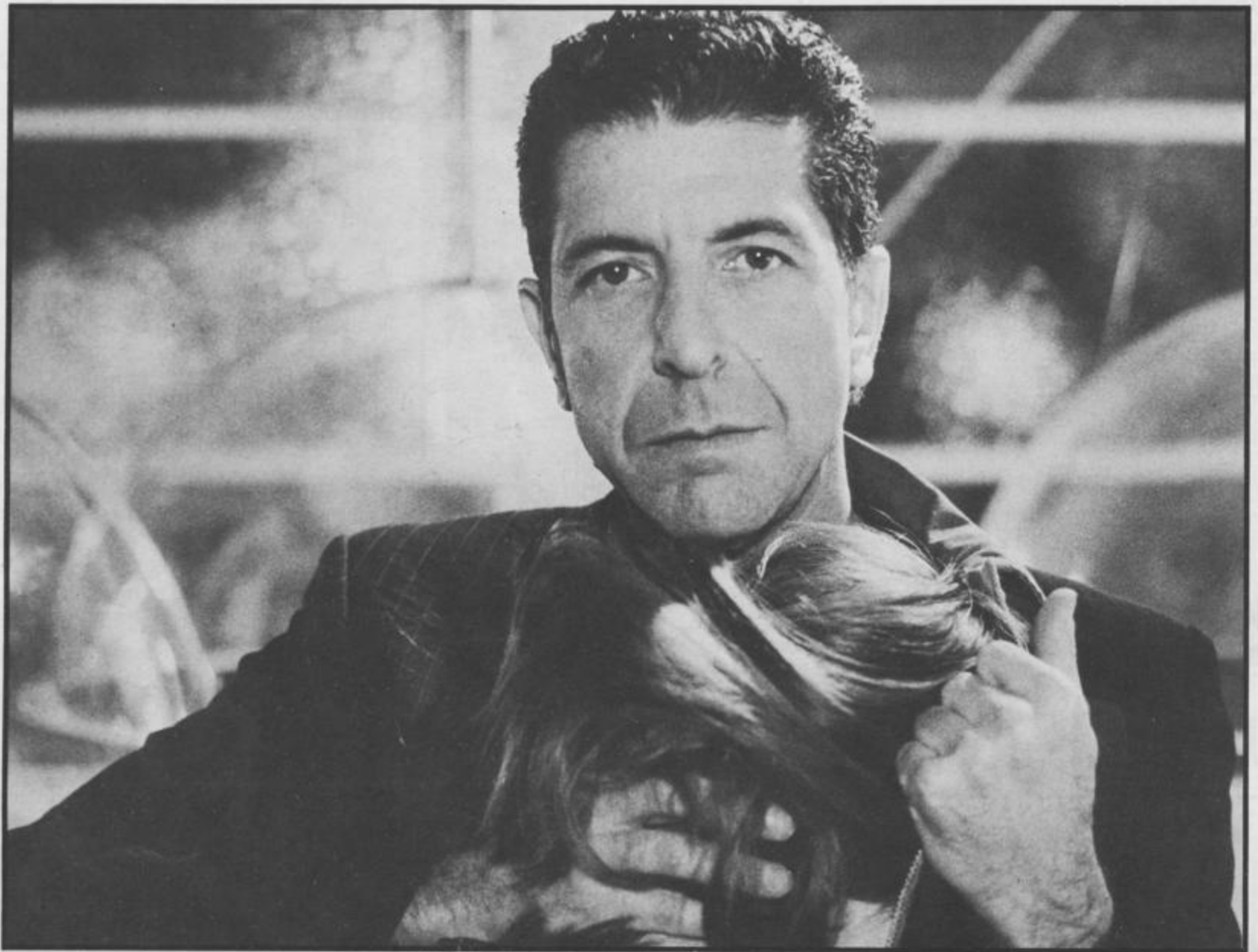
Formé en 1982 autour d'un jeune ingénieur du son de la télévision écossaise (Paul Moore),

d'un journaliste en herbe (Robert Bell) et d'un diplômé en lettres (Paul Buchanan), The Blue Nile, après quelques expériences discographiques malheureuses, s'associe avec une entreprise de matériel hi fi, Linn Products et enregistre à l'aube de 1984 son premier album, *A Walk across the rooftops*, petite merveille de

dance music un rien brumeuse et chlorotique rebondissant sur quelques notes de piano, une musique de nuit tendre et raffinée, tour à tour traînante ou nostalgique, romantique à souhait.

Aujourd'hui, un nouveau single (*Stay*) vient raviver cette première éraffure.





## LEONARD COHEN

CET HOMME MARQUÉ, QUINQUAGÉNAIRE, EST UN ROCKER MODÈLE NON DÉPOSÉ. ET UNE « VOIX JUIVE », BEAU, ÉCRIVAIN, PLUS OU MOINS CANADIEN, TÊTE D'AFFICHE LANCINANTE DU TEMPS FOLK, ARTISAN DU RÉPÉTITIF AVANT-TERME, HABITÉ — PRESQUE MYSTIQUE —, IL A TOUJOURS RESSEMBLÉ UN PEU À AL PACINO (VIEUX) ET MIS DU BEAUME AU CŒUR DES INCONSOLABLES IMPÉNITENTS. EN LE (RE)DÉCOUVRANT CES JOURS-CI, TEL QU'EN LUI-MÊME, LA VOIX TUBERCULEUSE ET ADMIRABLEMENT TERNIE À LA LUGUBRE OBSESSIONNELLE, SUR SON NOUVEL ALBUM ARRANGÉ AVEC LUXE, C'EST-À-DIRE AVEC TACT, ASTHÉNIQUEMENT ENTRAÎNÉ PAR UNE RITOURNELLE-MICHELIN BALKANOÏDE AUX REFRAINS FEND-LE-CŒUR (*DANCE ME TO THE END OF LOVE*), LES PARTISANS DE *SUZANNE* (SIC), COMME LES KIDS IGNORANTS, CONSTATERONT QUE CET ABSENT CHRONIQUE, DANS SON REGISTRE (LA DÉPRESSION VELOURS), COLLE EXEMPLAIREMENT À SON TEMPS NEW WAVE, AU MÊME TITRE INTÉMPIRE QU'UN GROUPE OBSEDANT COMME JOY DIVISION, AVEC UN MORCEAU COHÉNIEN TEL QU'ATMOSPHERE. B. (LIBÉRATION.)





# MORRISSEY

PAUVRE MORRISSEY, PAUVRES SMITHS ! RAREMENT EN FRANCE GROUPE A PU SE VANTER D'UNE TELLE UNANIMITÉ... CONTRE LUI. MALGRÉ LEURS FLEURS, MALGRÉ LA DOUCEUR DE LA VOIX, MALGRÉ LA DÉLICATESSE DE LA GUITARE DE JOHNNY MARR, LA PRESSE N'A PAS AIMÉ. PAUVRES CHERS GARÇONS DE MANCHESTER AVEC LEURS CHANSONS MAL DE VIVRE / MAL D'AMOUR : DIEU QUE JE SUIS MALHEUREUX, JE VEUX CELUI QUE JE NE PEUX AVOIR, QUELLE DIFFÉRENCE CELA FAIT-IL ? TOUS LEURS TITRES DÉPRIMENT ET IL FAUT CROIRE QU'AVEC EUX, CE N'EST PAS DÉSAGRÉABLE CAR, MALGRÉ L'HOSTILITÉ DES « GENS QUI SAVENT », MALGRÉ LA PARANO DE MORRISSEY, ON COMPTE DE PLUS EN PLUS D'ADEPTES DES SMITHS : FILLES ET GARÇONS ROMANTIQUES AUXQUELS LE NOUVEL ALBUM *MEAT IS MURDER* APPORTERA LEUR CONTENT DE BALLADES POÉTIQUES. CAR LES SMITHS SONT LES POÈTES DU QUOTIDIEN DIFFICILE, DE L'INGRATE RÉALITÉ, DES DÉSILLUSIONS. POUR CETTE ABSENCE DE COQUETTERIE AU NIVEAU DU CONTENU, ON PEUT LES ESTIMER. PH. D.

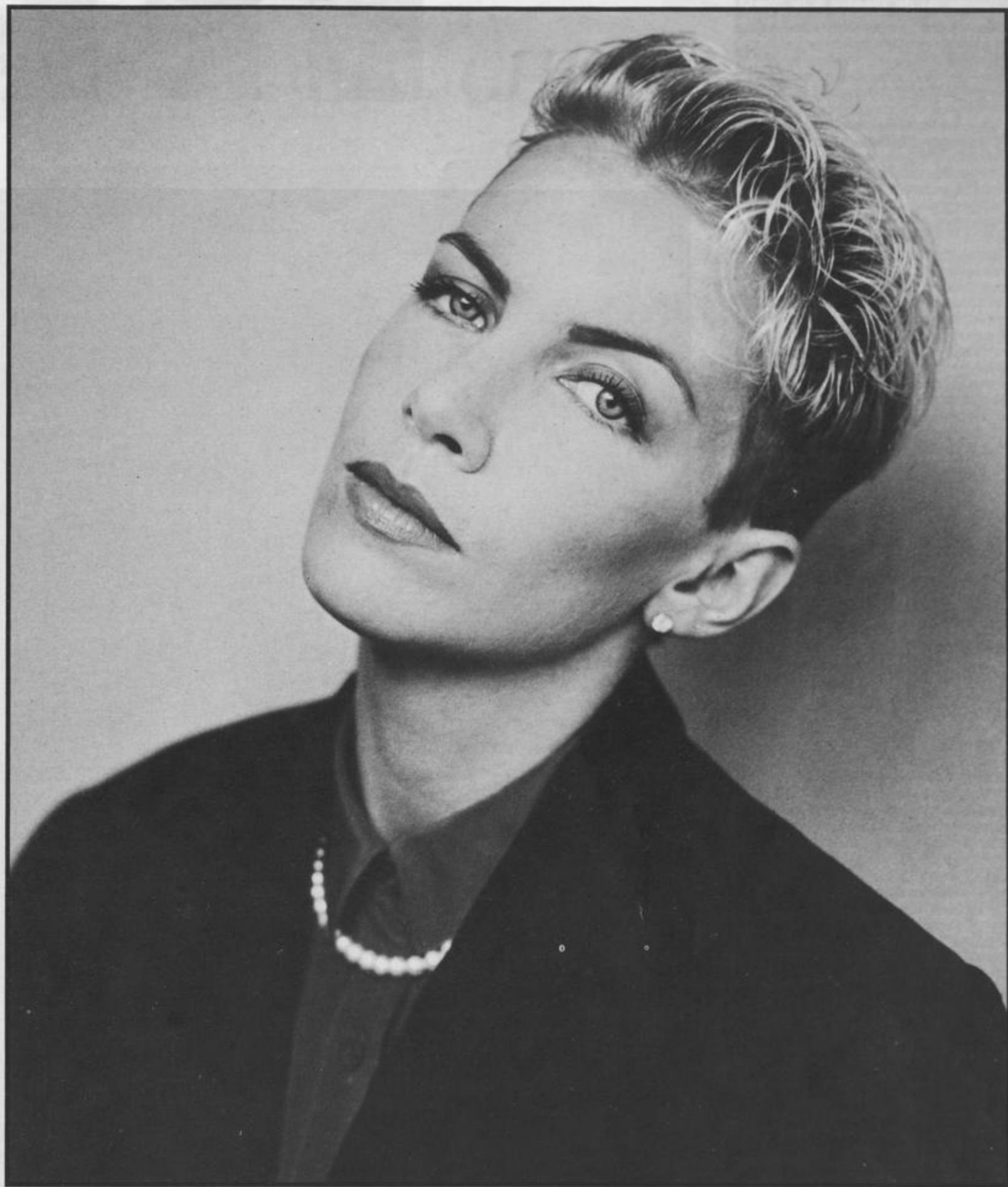




## ALISON MOYET

IRONIE DU SORT : L'EX-CHANTEUSE DE YAZOO EXHUMÉE DE L'UNDERGROUND CHÉBRAN ET PROPULSÉE POP STAR ET RECORDWOMAN DES CHARTS F.M. SAGEMENT HABILÉE, UN RIEN MAQUILLÉE, LA VOILA QUI CHANTE MAINTENANT DES CHANSONS D'AMOUR ET QUI NOUS AFFIRME, SANS RIRE, QUE NOUS AVONS TOUS BESOIN D'UNE *LOVE RESURRECTION*... UNE MÉTAMORPHOSE COMME SEULE LA ROCK-MUSIC PEUT EN PRODUIRE, SE JOUANT DES IMAGES ET DES MODES, MAIS LES CRÉANT. MOINS MARQUÉE QUE SADE, PLUS CHAUDE QUE CELLE D'ELISABETH FRAZER, LA VOIX D'ALISON MOYET TIRE SES INTONATIONS DE LA POP TRADITIONNELLE AVEC DES CLINS D'ŒIL VERS LA SOUL ET LE GOSPEL. INDOLENTE ET RONDE, ELLE PERPÉTUE UN ESPRIT *MILK AND HONEY* TRÈS BRITISH. LES ALLUMÉS DU TECHNO-POP ONT PEUT-ÊTRE PERDU UNE PRÊTESSE MAIS GAGNÉ UNE CROONEUSE AUTHENTIQUE, BIEN PLUS FÉMININE QUE BOY GEORGE ET SES CONSCÉURS. P.B.





## ANNIE LENNOX

C'ÉTAIT D'ABORD UN VISAGE, UNE SORTE D'ANDROGYNE, RÉPLIQUE D'UN ZIGGY STARDUST RÉINCARNÉ : REGARD DE FEU ET CHEVEUX ORANGES. ENSUITE UNE VOIX, LA VOIX DES EURHYTHMICS, MOTRICE DERNIER CRI D'UNE MUSIQUE QUI EMPRUNTE AUTANT À LA TECHNO-POP QU'À LA BLACK-MUSIC. DERNIER CHEF-D'ŒUVRE EN DATE, LA BANDE-SON DU FILM 1984, SOUNDTRACK MAUDIT PUISQUE FINALEMENT REFUSÉ POUR LE FILM. UN MODÈLE GÉNIAL D'ÉLECTRO-POP, SON STYLÉ ET SOPHISTIQUE, BOURRÉ DE COLLAGES ET DE SIMILI-DUB. ANNIE LENNOX Y PLAQUE SES INCANTATIONS GLACIALES, LE SLOW JULIA OU L'HYMNE ÉLECTRONIQUE SEXCRIME. FANTASME VIVANT DES TEENAGERS BRANCHÉS, ANNIE LENNOX, MAINTENANT BLONDE, REPRÉSENTE AUSSI UNE NOUVELLE SORTE DE STAR FÉMININE DU ROCK : BELLE, FROIDE, INTELLIGENTE ET ARTY. NOUS EN SAURONS BIENTÔT PLUS : ELLE PRÉPARE SON PROCHAIN ALBUM DANS UN GRAND STUDIO PARISIEN. P.B.



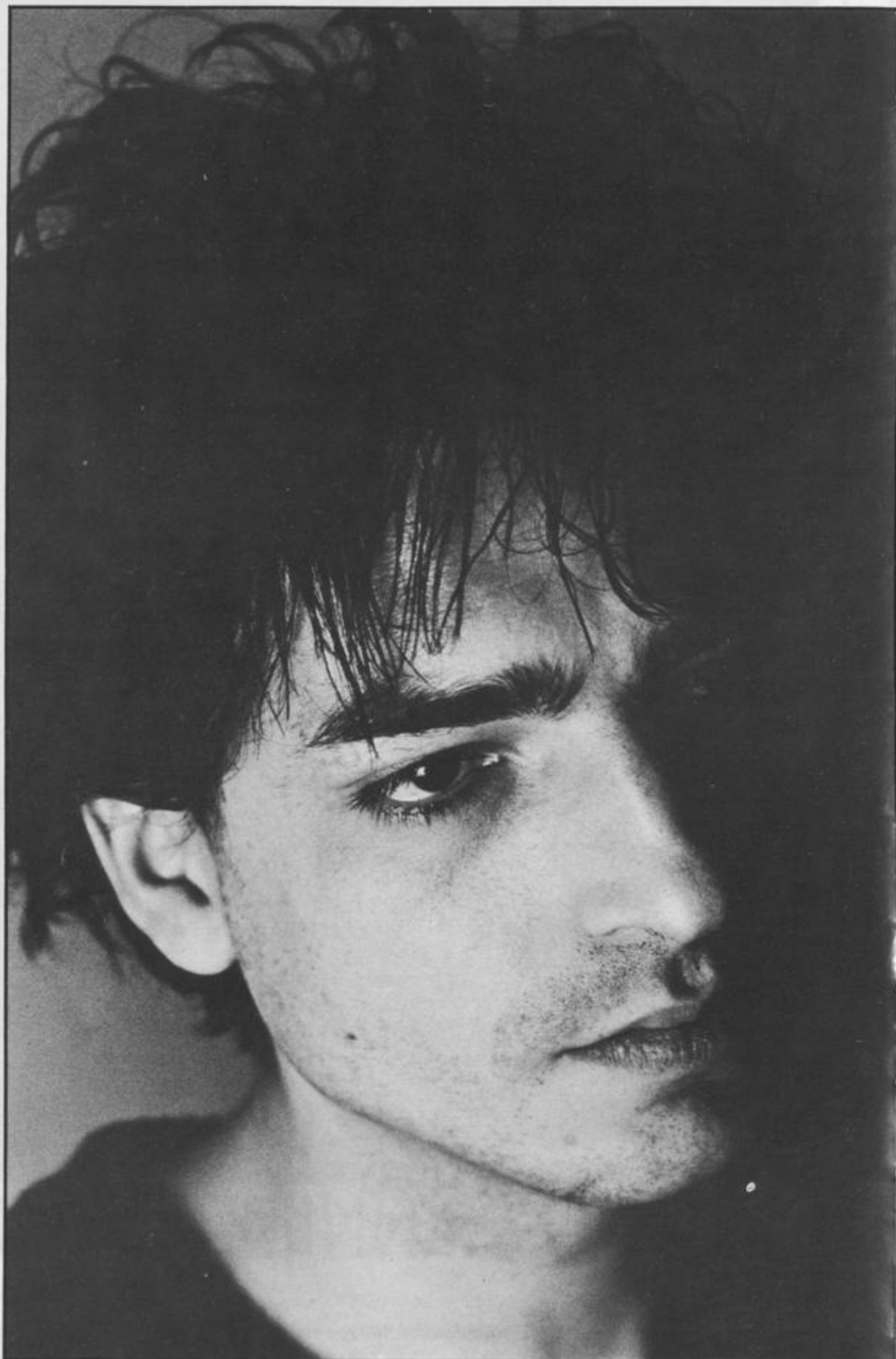
# PHILIPPE PASCAL ET

## L'ÉVÈNEMENT

Philippe Pascal est notre poète. Nous l'avions rêvé vedette internationale à la « tête » de Marquis de Sade, acteur de cinéma ou de théâtre à la Bowie dans Brecht et avions été déçus par la modestie apparente de ses ambitions. C'est que celles que nous avions pour lui n'étaient pas celles auxquelles il pensait. Itinéraire exigeant d'un jeune homme écartelé entre la voie classique de la « rock-star » traditionnelle, d'inspiration anglo-saxonne par définition, et la voie beaucoup plus périlleuse du « rock chanson-française », complètement original et que n'ont su maîtriser que ces deux immenses figures qu'ont été Brel ou Piaf.

Depuis quelques années le phénomène rock-français prend de plus en plus d'importance, se décompose — en gros — en deux ou trois tendances : rétro/sixties, rigolo, punks attardés ou agressifs pratiquant un art gauchiste et/ou social ; enfin, de plus ambitieux qui prennent modèle sur Londres, Cure, Echo, Joy Div. et les divers psychédélices. Heureusement, il existe aussi des artistes qui, tout en étant indiscutablement rock quelque part : (dans leur culture et leur génération) Axel Bauer, Etienne Daho, Indochine, renouvellent le domaine « variété » française de la même manière que Sade, A.B.C., Dépêche Mode, parmi tant d'autres, créent ce nouveau domaine que les anglais ont baptisé *variety*. Philippe Pascal et le groupe Marc Seberg appartiennent indiscutablement à cette dernière tendance et, tout aussi indiscutablement, en constituent l'aristocratie. *Le Chant des Terres*, dernier album produit par ce groupe presque mythique du rock français, épanouit sur le limon des expériences new wave de Rennes et de toute la Bretagne est, au lieu d'aller plus loin dans la direction des influences et de ressembler — en moins bien, et en « français », (quelle horreur) à New Order ou à quelque chose dans le vent comme Smiths ou Lloyd Cole, cherche son inspiration et c'est génial, dans la tradition ; là où personne n'aurait eu l'idée d'aller. Cette démarche procède d'ailleurs d'une idée assez « étrangère », des chanteurs comme Piaf ou Brel étant couramment cités par des artistes anglais ou américains. En tous cas, il est temps de comprendre et — Marc Seberg l'a compris — que le rock (comme on dit) n'est ni une culture, ni une langue spécifique mais plutôt un solfège qui s'applique aux langues et les module.

Premier album d'un rock français top niveau autant du point de vue musical (Ah, la guitare d'Anzia...) que des textes d'une poésie à pleurer, mélangeant la préciosité, le raffinement à la simplicité des références, pouvoir évocateur des mots, mots magiques, musiques magiques où, comme si l'on appuyait sur un bouton, défilent les évocations des autres groupes que nous aimons : de U 2 à Spears Of Destiny (oui) la seule, la véritable new wave française est là : par un merveilleux paradoxe, ce travail foncièrement provincial se trouve de niveau international ; comme Pagnol, comme Renoir (Jean) et rejoint les prestigieux modèles Doors, Velvet et compagnie... Ph. D.







# LE POÈTE AUX CHEVEUX VERTS.

*Philippe Pascale était Marquis de Sade comme il est Marc Seberg. Ce (beau) jeune homme tourmenté et gracieusement anguleux crée l'image du groupe qu'il représente et auquel il s'accroche : Pascale, Anzia, les deux Pierre, Jérôme. Seule rock star française véritablement originale, se réclamant autant de Brel que de Tom Verlaine, il se raconte pour L'ÉQUERRE à l'occasion de la sortie du nouvel album Le Chant des Terres.*

**Dans l'album Marc Seberg 83, précédant celui que vous venez de sortir, nous nous souvenons, entre autre, de cette superbe chanson *Jour après Jour*, seule chanson en français de tout l'album.**

Oui, *Jour après Jour* était la naissance d'un nouveau groupe par rapport à Marquis de Sade. C'est un challenge : on innove, on a découvert une nouvelle écriture : une image par phrase mais aucun rapport entre chaque phrase. On est aveugle et un autre tient le porte-plume. C'est un travail de groupe musique/paroles. A l'époque de la fin de Marquis de Sade, Anzia et moi formions comme un vieux couple qui pensait mécaniquement en anglais. Il ne reste de cette période qu'une chanson qui est sur *Le Chant des Terres*, c'est notre adieu à Marquis de Sade. Les autres sont toutes en français et écrites par le groupe sauf une dont le texte complètement littéraire mais simple, est... à vous de deviner...

*(On écoute la cassette) :*

*...Vois se pencher les défuntes années,*

*Sur les balcons du ciel en robes surannées ;*

**Beaudelaire...**

Dès l'abord ce mec m'a plu parce qu'il s'était teint les cheveux en vert. J'ai vu, plus tard, des photos de lui par Nadar... C'était aussi un grand critique d'art : un des premiers à découvrir les Impressionnistes. Une seule chose m'ennuie un peu avec cette chanson : j'ai appris que Léo Ferré l'avait lui aussi mis en musique. **Oui, il a fait un album appelé *Les Fleurs du Mal*. Mais toi, te teindrais-tu les cheveux en vert ?**

Oui, bien sûr ! En me coupant une oreille en plus !

**Te considères-tu comme acteur ?**

Oui, nous avons eu des projets : un spectacle Kurt Weil qui n'a pas abouti. A présent, Bourges. Mais chaque chose en son temps : je ne m'appelle pas Bowie...

**Et Bourges, justement ?**

Notre « spectacle » sera quelque chose qu'on pourrait appeler *Les Aventures de Marc*, avec des reprises de Marquis de Sade sur des paroles de... Tartempion. C'est un concert et c'est du théâtre. Peter Chatel en est le metteur en scène. Il a travaillé avec Losey, Fassbinder, puis, mis en scène Ingrid Caven. Il a monté *Bent* avec Bruno Crémer, une histoire d'homosexuels dans un camp de concentration pendant la guerre ; rien à voir avec notre spectacle... Après Bourges, nous jouerons peut-être à Paris, aux Bouffes du Nord.

**Est-ce que tu continues à te considérer comme un provincial indécrottable ?**

Je suis un Africain indécrottable ! (rire). C'est absolument vrai. Je suis né à Sidi-Bel-Abbès, mon grand-père était légionnaire. Ce qui est également vrai, c'est que je suis un amateur-dilettante sans racines précises. Je crois qu'on a pas trop d'attaches : himport/hungart...

**Pardon ?**

Himport, hungart.

**Quoi ?**

Un port, une gare. Je parle en français. Je n'ai pas de rapport avec la langue allemande.

**Et avec la culture allemande ?**

Les influences déclarées dans les interviews sont les reflets des phantasmes des journalistes : on a fait tout un plat de Surabaya Johnny ; c'était juste une chanson que ma mère me chantait comme berceuse.

Si vous cherchez une influence, j'aime mieux choisir Brel ou, mieux encore, Tom Verlaine. J'ai chez moi la bande d'un concert au C.B.G.B. à New York, en 76, avec Patti Smith, Television et tous les groupes de cette époque. Television c'était vraiment génial. C'est ce qui nous a fait tout commencer.

**Comment vois-tu la carrière de Tom Verlaine à présent ?**

Désabusée... un peu comme nous, mais nous continuons. Chaque fois que nous en avons les moyens, nous produisons. Que notre travail ait du succès ou pas, c'est secondaire. Pour Tom Verlaine, ce sont surtout ses deux derniers albums que j'aime.

**Ta voix ressemble un peu à la sienne.**

Peut-être, nous faisons partie de ces gens qui n'ont pas beaucoup de voix, qui chantent avec beaucoup d'émotion et qui ont beaucoup écouté Lou Reed. Avec Marc Seberg, je commence à savoir chanter !

**Qu'est-ce que tu écoutes en ce moment ?**

Un peu Prince, un peu tout. C'est nouveau pour moi. La musique, il faut savoir l'utiliser, on ne peut écouter toujours Joy Division ou Tom Verlaine et on ne peut obliger les gens à écouter toujours la même chose... Entertainment first.

**On change de couleur ?**

Oui, on passe du noir au bleu. Dédramatisons and let's have some fun.

**Propos recueillis  
par Philippe Djanoumoff  
et Christian Copin.  
Photos Michel Amet.**

*Marc Seberg : Le chant des Terres.  
(Virgin)*



# «FOR AN



ARCHIE SHEPP 1979 - PHOTO CATHERINE AUCLAIRE



# NEW THING...»

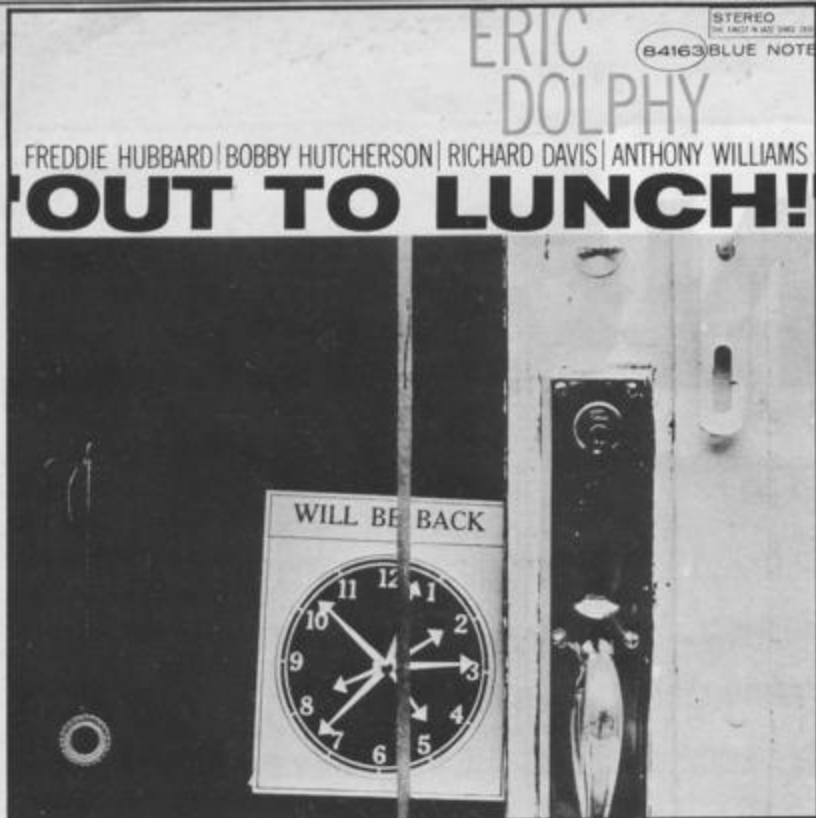
Quand la morale d'épicier est de bon ton et le risque montré du doigt, les révoltes sont à nouveau logiques et c'est à la « ligne dure » de succéder à la « ligne claire ». en retour de bâton... par Christian Perrot.

**L**a mollesse du temps est excédante tout à fait, mais excédante seulement. C'est même dans cette maigre restriction à l'horreur, ce « seulement » un peu lâche et beaucoup désabusé, que le règne présent de la jobardise trouve des motifs d'espérer un sursis à sa décomposition. Épuisé de naissance, dénué par sa tenace hostilité de tout ce qui dépasse de possibilité de se grandir, le souverain moderne années 80 traînantes est en effet de toute nécessité l'inverse d'un monarque absolu. C'est à l'amiable qu'il règne, contrat à la main toujours et n'excluant jamais rien. Tout en rondeurs et plus radical-cassoulet qu'on ne le fut jamais en matière de goûts, cet esprit raboteur d'angles et avaleur formidable de tiède « remis au goût du jour » ne déteste rien tant que ce qui ne s'accommode pas, ne se dissout pas, ne se digère pas. Il ne force rien, il est juste — mais terriblement — lourd ; son règne est à ravir celui de la pesanteur ! C'est, pour finir, en échange de ce tour d'esprit bonasse qu'il n'est qu'excédant, comme une chaleur qu'on sait ne pas pouvoir chasser, et pas exaspérant, sujet à violents dégoûts. On désespère ainsi pouvoir seulement échapper à sa voracité de loukoum omnivore et peu regardant, sachant, à force de malheurs, que la seule incertitude à subsister est celle de la sauce à laquelle il faudra se laisser avaler (et ravalier). Dans ce riche ragoût, cette mignonne mise à l'encan du vernis moderne, on ne s'étonnera pas de voir en priorité se faire leur pelote les commerçants avérés. Musique (d'ambiance), clips, stylisme chiffonnier, graphisme, peinture au rouleau, danse et littérature amenuisée à la phrase à retape, la formule qui fait réclame : la promenade la plus ingénue dans ces domaines révèle de juteuses transversalités qui convergent toutes, ratatinées dans leur hâte, dans ce pauvre résumé contemporain du désir qu'est la publicité.

Conglomérat d'ambitions revues en baisse, ce qu'on appelle avec assez de condescendance la « jeune création » se dénonce minable par sa finalité : l'addition de tous ses savoirs, de la figuration libre à l'exotisme d'exposition coloniale en vogue, se résume parfaitement en une publicité pour la R.A.T.P. ou les nouilles Tartempion. C'est maigre, sans doute, mais c'est de tout temps l'aboutissement naturel des arts appliqués (au nom bien choisi) que de servir industriellement l'industrie. Seulement, et c'est cette nuance qui nous met à la torture, il fut un temps où ceux-ci savaient se tenir sur le bas-côté, grapillant modestement ce qui pouvait l'être de nouveauté, et manquant du culot de se présenter comme l'alpha et l'oméga de l'art. Le moderne n'était pas encore un coupe-file permettant d'obtenir plus vite sa part du général gâteau de la finance, et il avait alors une autre allure que celle d'une facture pour services rendus...

(tournez la page S.V.P.)





Contre cette contagion de la facilité, cet art où — miracle ! — tout est à la portée du premier venu, reconciliant enfin les exigences du plus lourd des démagogues populistes (l'art par le peuple et pour le peuple...) et du plus retors des patrons (une image jeune qui fasse vendre du vieux), il faudrait songer à s'infliger une préventive quarantaine. Une sorte de retraite au désert exigeant... En musique, on s'imposerait par exemple de décevoir de faciles amitiés en remettant à sa place non tellement Sade elle-même, ex-mannequin, ex-styliste, etc., que la sottise analyse qui accompagne son succès. « Nouveau jazz anglais », pas moins que ça, et, pour certains, la musique sans œillères de l'avenir !... insultante idiotie, oui !... et combien conventionnelle tentative de désarmer les combattants ! Ce discours lénifiant sur la musique et sa fonction a pour particularité de s'autoriser, pour résumer, de son « ouverture d'esprit » (il aime, lui, autant le jazz que le rock ou l'opérette, elle-même sauvée de l'enfer il y a peu) pour déclarer périmées et pernicieuses toutes les tentatives de se distinguer par des excès. Ce libéralisme de bon ton (et bon goût) a l'amour du plat spectaculaire : contre ce qui détonne, il préférera toujours l'atone. Le rock qu'il s'autorise à fréquenter est celui de la pose, pas celui de Suicide, Joy Division, Certain General ou Violent Femmes. Le jazz qu'il envisage d'accepter est pareillement compromis, ce sera celui de « Pink Panther » contre celui de Charlie Parker. Ces deux coquilles évidées, ces deux fictions de culture, donnent le lucratif compromis qu'est la musique de Sade. On ne s'y arrêtera pas longtemps, malgré toutes les déjections d'articles en retard d'une guerre sur cette tendance. On ira plus loin parce qu'il est vraisemblable qu'une nouvelle fois, le déraisonnable trouvera moyen de forcer les barrages d'un trop sage pouvoir. On dépassera tout ça sans se retourner parce qu'on doutera assez vite que le jazz n'ait jamais existé que pour servir de muzak plus prétentieuse que la moyenne. Et qu'il se trouvera de jeunes musiciens qui, l'ayant abordé par Sade ou Everything But The Girl, verront qu'il est dans sa dynamique d'exploser et de devenir incandescent...

A ce moment, il sera l'heure, toujours repoussée jusqu'ici, de la « new thing ». On songera moins à s'inspirer de l'esthétique défendable, mais facile, du Cotton Club ou de Stan Getz Meets Joao Gilberto, que de la loufoque prétention de deux acharnés, Ornette Coleman et Eric Dolphy, de casser le jazz (et par extension la musique, la culture et, enfin, le siècle !) en deux. La musique la plus décriée par l'époque (parce qu'on n'y « comprend » rien, qu'elle est « enragée », « désagréable » et, à la limite, « impossible »...) deviendrait, dans cette optique, un des éléments les plus sûrs de notre défense qui consisterait à mettre du champ entre une création et son « applica-

tion », à revendiquer avec morgue le droit à l'exigence plus que celui, qui devrait tout à la charité, à la différence. Il s'agit, en pariant sur la résistance, d'envisager une forme d'avenir et de prendre date. Et il est assez charmant que cela soit, par la parenthèse d'un luxueux paradoxe, précisément dans ce magazine si lié à la modernité !

Il n'est bien sûr pas question ici de prétendre faire la lumière sur les raisons de la décrépitude de la « new thing » tournée free jazz pour MJC et impotents nostalgiques. Nous n'avons pas dans nos moyens de faire, défaire ou refaire l'histoire... On pourra toujours faire remarquer, par analogie, qu'il n'y eut de Punk que trois singles, que tout le reste vint en sus (en surplus...), et qu'une force baptisée « new thing » ne pouvait guère s'éterniser sans prêter à rire, et on s'en tiendra rigoureusement là. C'est la montée d'adrénaline du mouvement, sa marche forcée à travers l'indignation des vieillards et des sages pour faire sauter à temps, in extremis, la redoute du jazz en péril de se rendre corps et âme au principe de réalité, ou réalisme tout court, qui nous retient. Le jazz n'est en effet, dans les années cinquante sur leur fin, pas dans la situation de misère où on l'imagine un peu trop a posteriori. Au contraire, le rock balbutiant lui a ouvert plus de portes que jamais, et pour peu qu'il s'adapte aux contraintes de la radio, il obtient sa part de hits. C'est à ce moment, entre le succès du *Take Five* de Dave Brubeck et les tentatives du rock de se rendre encore plus inoffensif (déjà !), qu'Ornette Coleman, armé d'un saxophone alto en plastique (parce que c'était d'abord moins cher qu'un vrai et ensuite d'un son plus compact) et d'une belle confiance en lui, enregistre avec des musiciens comme Don Cherry, Charlie Haden ou Eric Dolphy des disques tranquillement intitulés *The Shape Of Jazz To Come* (1959), *Change Of The Century* (1959), *This Is Our Music* (1960) ou *Free Jazz* (1960). Personne ne résume mieux l'effet de ces disques à l'époque qu'Ornette Coleman lui-même au verso de *Change Of The Century* : « Certains musiciens disent que si ce que je fais est bien, ils n'auraient jamais dû aller à l'école ». Il faut le dire, on n'a ce sentiment à propos de rien aujourd'hui. La dernière fois qu'on a entendu ce type de réflexions, c'était évidemment en 1977...

Ornette Coleman, comme l'extraordinaire Eric Dolphy qui tétanise au même moment New York, ne fait pas de la musique « to roller skate by » (sic). Ils refusent tout rôle d'ornement, ils ne veulent plus du « jazz pot de fleurs », ils ne veulent même plus attendre sagement leur tour d'« improviser », selon la formule hypocrite du jazz postérieur au be-bop : ils veulent — et ils sont les premiers dans le domaine de la musique — « tout tout de suite », assumant le risque du chaos si nécessaire, Albert Ayler sera d'une violence déchirante, effectivement peu soutenable. Don Cherry sera débordant d'enthousiasme, presque allègre. Archie Shepp jouera avec la danse (*Mama Too Tight*). Eric Dolphy mettra à la vitesse d'un météore, seulement dépassé par le très éphémère Booker Little, la mélodie en pièces. Sunny Murray libérera la batterie de sa servitude. Et John Coltrane lui-même, assis et regardant dubitativement un sommet à franchir en force, se rendra naturellement à la « new thing » en enregistrant *Ascension* (1965)... Autour, l'Amérique noire et blanche explosait, et le rock, tordu par les anglais, apprenait à désirer autre chose qu'amuser les teenagers.


Aucune musique, à l'heure où McLaren réinvente l'opéra et où la cumbian vend du café, n'est aussi ignorée que la « new thing ». Celles qui pourtant le sont (folklores encore inutilisés ou formes périmées totalement...) ont encore sur elle l'avantage de n'être pas méprisées ! Pour lors qu'on commence à se fatiguer de tout ce qui est luxuriant et trop « figuré » (ce qui est le propre des petits Mickey sur les murs, simples calques maladroits de Rancillac 1965 ou Erro 1970) et qu'on va à l'austérité, à l'incise et à l'ellipse, qu'on préfère le Journal de Kafka à L'autre Journal, les Considérations Inactuelles de Nietzsche à Actuel, De Kooning à Keith Haring et Suicide à Sade, on est en droit de remettre ce cliché du « on n'y comprend rien » à sa place, soit dans le vestiaire d'un commissariat. Contre la facilité.





MIZUHASHI GREN (ARCHIE SHEPP) - PHOTO CATHERINE AUCLAIRE





# POUR L'OPÉRA ROCK

Depuis la nuit des temps, la musique a toujours été associée à une gestuelle. Le rock, tous courants confondus, ne fait pas exception à la règle, et accumule les expériences que lui offre son époque : flirts avec le théâtre, le cinéma, la danse, la vidéo et les nouvelles images.  
Par PASCAL BUSSY.



**N**OBLESSE oblige et puisqu'il est toujours prêt à faire parler de lui, Malcolm McLaren tient une fois de plus le devant de l'actualité. Initiateur du punk avec les Sex Pistols, inventeur de l'électric-boogie avec son *Buffalo gals*, le voilà qui se tourne vers l'opéra classique et qui trafique maintenant en disco-funk des airs célèbres de Puccini et de Bizet. Deux compositeurs latins, comme par hasard, l'un Italien l'autre Français, deux apôtres d'un lyrisme de l'excès qui colle comme un gant à son esthétique actuelle. *Madame Butterfly*, *Turandot*, et *Carmen* rejoignent ainsi le punk et l'afro-beat, ils tombent dans le domaine public et viennent alimenter un modèle pseudo-culturel universel, patchwork mondialiste de supermarché où la mode devient intercontinentale et toute-puissante. Morale logique et dérisoire à la fois, fin de l'épisode.

## L'OPÉRA, ÉVIDEMMENT, A TOUJOURS FASCINÉ LES MUSICIENS DE ROCK.

Il constitue la forme la plus achevée de la représentation musicale, la plus parfaite symbiose entre le sonore et le visuel. Sans parler de la caution intellectuelle qu'il donne aux popstars réputées ignares et sans culture... D'où les faux opéras-rock (Who, etc.) d'il y a quinze ans, d'où l'utopie multi-media des années 68-72, spectacles fouillis et éclatés centrés autour de la scène progressive d'Europe et de Californie. Triste flash-back dont très peu se sont tirés indemnes, tels un Frank Zappa qui lui avait su, comme toujours, garder ses distances. Tout cela est très loin mais les erreurs d'antan ont été bénéfiques : aujourd'hui le rock et son imagerie sont plus concrets, plus directs, on joue la carte de l'efficacité et le « fun » est omniprésent.

Passons rapidement sur le clip-vidéo, forme bâtarde et ultra-médiatisée de la mise en scène rock. Les querelles qui l'entourent actuellement sont futiles et ne mènent à rien. Le clip est une publicité, et comme pour les pubs il y en a de bons et de mauvais, que l'on prend plaisir ou non à voir et à revoir. Fin. Fermons la parenthèse.

Dans les années quatre-vingt, le rock tout entier est un opéra. Les lâchers de ballons multicolores des Rolling Stones, la baignoire et le jet d'eau-laser de Prince, les effets plastiques de David Bowie, le mur de computers de Kraftwerk, autant de mises en scène qui vont du plus simple au plus sophistiqué, et qui ont pour but évident d'apporter une dimension supplémentaire à la musique. Le grand show de rock est devenu un spectacle comme un autre, sa violence potentielle est gommée par tout ce côté « entertainment » venu des États-Unis. On va en famille voir Lou Reed chanter *Heroin* et on ressort tout content de s'être encanaillé...

## LA SUBVERSION ET LE PLAISIR.

Bien sûr, il faut chercher ailleurs la subversion et le plaisir de l'étonnement, deux éléments qui vont souvent ensemble et qui prouvent que le rock n'est pas un medium fossile et qu'il peut encore surprendre. Les pionniers sont les Anglais, comme toujours, suivis de près par les Allemands, à travers toute une esthétique para-musicale qui a d'abord rejailli sur l'emballage des disques : pochettes au design abstrait, typographie et lettrage sobres. Les travaux de Peter Saville (collection Factory, covers des simples Minds, etc.) et de Malcolm Garrett (pochettes pour *Orchestral Manoeuvres*, *Ultravox*, même *Duran Duran*) puisaient leur inspiration dans le surréalisme des années trente, voire dans les toiles de Dali et de Max Ernst, sans parler des clins d'œil du côté du Stijl néerlandais, du Bauhaus allemand, du constructivisme et du cubisme. Ces références aidant, les disques de rock new-wave sont devenus des objets culturels à part entière, aussi beaux que les célèbres collections jazz et be-bop des labels Blue Note et Impulse dans les années cinquante et soixante.

## LA SOBRIÉTÉ ET LA RIGUEUR

Les concerts ont suivi, avec un mot d'ordre de plus en plus d'actualité : la sobriété. Mises en scène rigoureuses, éclairages où dominent les lumières blanches et noires, par opposition aux light-shows démodés des vieilles superstars. On ne distrait pas le spectateur avec des artifices inutiles, on le met subtilement en condition pour qu'il jouisse le mieux possible de la musique, un peu à la manière des mises en scène théâtrales de Brecht où la gestuelle minimum est de rigueur. Dépêche Mode, D.A.F., New Order, Fad Gadget, Siouxsie & the Banshees, tous les grands groupes new-wave ont respecté ce principe, et même des extrémistes comme Einstürzende Neubauten et Test Department l'ont adopté.

Un mot des outsiders new-yorkais et de leur géniale maîtrise de l'espace, qu'il s'agisse d'une vaste scène de théâtre ou d'un mini-loft pour initiés. Philip Glass, qui réalisa voici bientôt dix ans avec Robert Wilson l'un des plus fascinants opéras des temps modernes, *Einstein on the beach*. Robert Ashley et son *Perfect Lives*, un T.V. opera vocal et électronique de trois heures. Enfin, Laurie Anderson et sa fresque *United States*, un one-woman show mégalomane dont le soundtrack intégral vient d'être publié en coffret. Comme chez Glass et Ashley l'œuvre se joue sur la durée (trois heures et demie au total) mais il faut avouer que l'écoute globale n'est pas évidente sans les allégories visuelles qui l'accompagnent au théâtre ou dans la version vidéo. Un cas d'espèce qui prouve qu'image et musique sont parfois impossible à dissocier, et que l'un ou l'autre sont durs à consommer isolément.

## RITUELS SAUVAGES ET NÉO-CLASSICISME.

La France, elle, a toujours été à l'écart des grands mouvements rock, sans doute à cause d'une trop grande dispersion de sa scène musicale et d'une individualité exacerbée des groupes et des musiciens. Pourtant, un certain art de la mise en scène existe, irrémédiablement coincé entre la splendeur des utopies et la misère de l'underground... Les habitués des lieux de la nuit parisienne connaissent les rituels sauvages de ces groupes-cultes d'un jour aux noms insensés, *Lucrate Milk*, *Art et Technique*, que sais-je encore. Endroits-laboratoires comme l'Opéra-Night ou Palikao, où musiciens et spectateurs sont les cobayes d'une même rituel, d'une expérience jusqu'au-boutiste sans lendemain. Et puis, il y a les groupes sortis de l'ombre. Ceux, tels Marc Seberg ou *Passion Fodder*, qui optent pour un néo-classisme ultra-sobre. Ceux qui hésitent et qui cherchent encore à inventer leur look définitif, comme *Kas Product* et leur récente *Extravaganza*. Ceux enfin qui flashent sur une idée et qui tendent tant bien que mal d'en faire un concept audio-visuel global. Dernier exemple en date : *Complot Bronswick* et leur étonnant *Maïakowski*.

D'ailleurs les tentatives de mariages musique/scénographie ne manquent pas dans l'hexagone, il suffit pour s'en persuader de jeter un coup d'œil sur le calendrier des semaines à venir : Marc Seberg mis en scène par Peter Chatel au Printemps de Bourges, Karl Biscuit en collaboration avec la chorégraphe Claude Brumachon à Lyon, Art Zoyd jouant la musique du nouveau ballet de Roland Petit (*Le mariage du ciel et de l'enfer*) au Théâtre des Champs-Élysées de Paris et à l'Opéra de Marseille. Trois expériences fondamentalement différentes qui abordent avec un esprit chacun très spécial la mise en scène et la scénographie du rock. Elles illustrent le nouvel art de la mise en images, l'époque du spectacle total clef en mains.

Discographie sélective :

- Malcolm McLaren : L.P. *Fans* (Charisma/Virgin), 1984.
- Philip Glass : Coffret *Einstein on the beach* (Tomato/Import américain), 1979.
- Robert Ashley : L.P.s. *Private Part* (Lovely/Import Azora), 1977 ; 1977, 1979 et 1981.
- Laurie Anderson : Coffret *United States* (W.E.A.), 1984.
- Complot Bronswick : L.P. *Maïakovsky* (Divine/Madrigal), 1984.
- Karl Biscuit : L.P. *Regrets éternels* (Crammed/Import belge), 1984.
- Art Zoyd : L.P. et compact-disc *Le mariage du ciel et de l'enfer* (Cryonic/Madrigal), 1985.



Regardez-les bien. Ces deux lascars au physique peu recommandable sont parmi les plus grands écrivains de notre époque. Jim Harrison, lyrique, impétueux, sentimental ; Brautigan, puriste, lucide, tendrement désabusé. Héritiers, cousins neveux parents en un mot du grand Salinger. Romanciers de l'action, des sentiments à vif, des grands espaces. Ces allumés de la machine à raconter des histoires, ces stylistes de la belle narration, ces passionnés ont aussi des correspondants européens. Jean-Pierre Enard, l'audacieux auteur du *Dernier Dimanche* de Sartre dissèque ces gibiers de littérature en des lignes aussi coupantes que des rasoirs.

Voilà des jours que je marche dans ce désert sans fin. Le soleil brûle ma peau décharnée et tannée. J'ai la langue sèche, les pieds en sang, le souffle rauque. Les vautours tournoient autour de mon ombre. Au bout de chemin, il n'y a rien. Ou plutôt la mort. Et je m'arrêteraï immédiatement, si je n'étais pas poussé par un sentiment implacable : celui de me venger et de venger la femme que j'ai aimée.

Bas les masques ! Sortons du lit, étirons-nous, allumons une Gitane filtre et reprenons donc une tasse de thé de Chine. Il faut savoir arrêter une lecture, comme disait à peu de choses près on se fiche bien qui.

Car ce désert se trouve dans le livre le plus brûlant paru aux États-Unis depuis bien longtemps : *Légendes d'automne*, de Jim Harrison. C'était sorti chez Laffont dans une excellente traduction de Serge Lentz. On n'avait pas été très nombreux à l'époque à se passionner pour ce bouquin. A croire que les critiques avaient déjà les yeux aveuglés par les best-sellers et autres Durailleries qui remplissent les coffres des éditeurs et vident les têtes des lecteurs.

Harrison, on dit qu'il a travaillé avec Coppola. C'est peut-être pour ça qu'il n'hésite pas devant les grands sentiments, les actions désespérées, les outrances qui sont celles de toute existence, pourvu qu'on la vive un peu. *Légendes d'automne*, malgré son titre, n'a rien à voir avec les diables, les loup garous et autres sorciers. Ce sont des histoires rudes, cruelles, qui reposent toujours sur une mécanique élémentaire : la vengeance, la peur, la solitude.

On s'aperçoit que la littérature, c'est comme les machines à laver : plus c'est simple, mieux ça marche. Au contraire de ces ouvrages

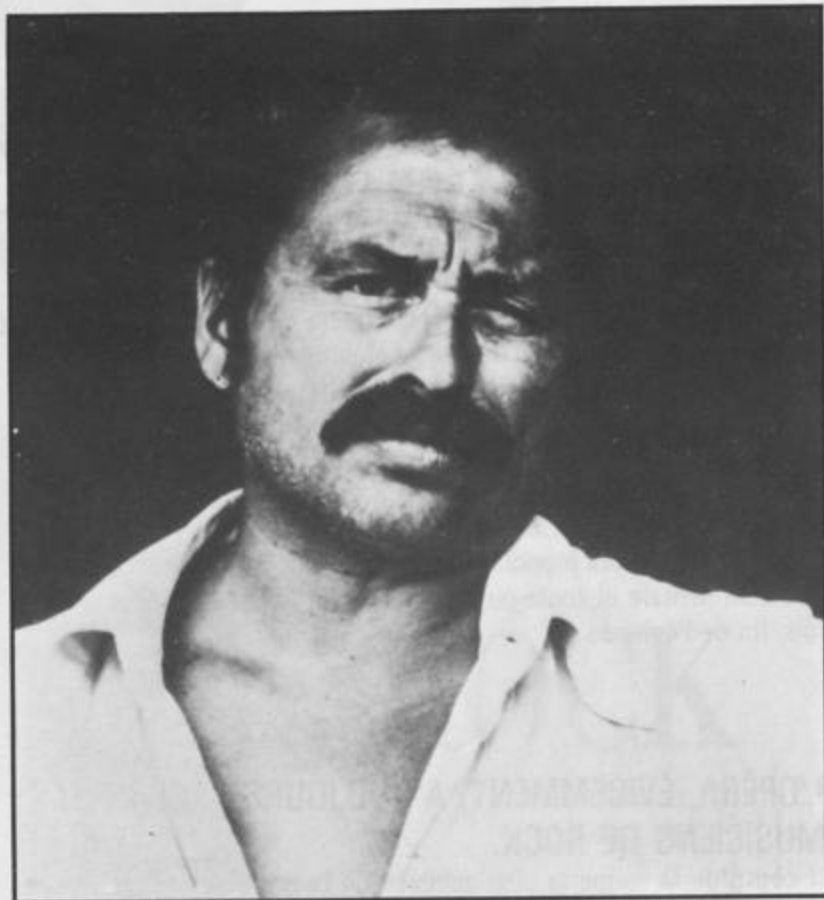


PHOTO BOB WARGO

Harrison

# Avec am

sophistiqués où l'auteur s'égare dans les complexes subtilités de son âme lointaine, ça ne tombe jamais en panne.

Et nous lecteurs, on suit, la langue pendante, les yeux exorbités, harassés mais ravis.

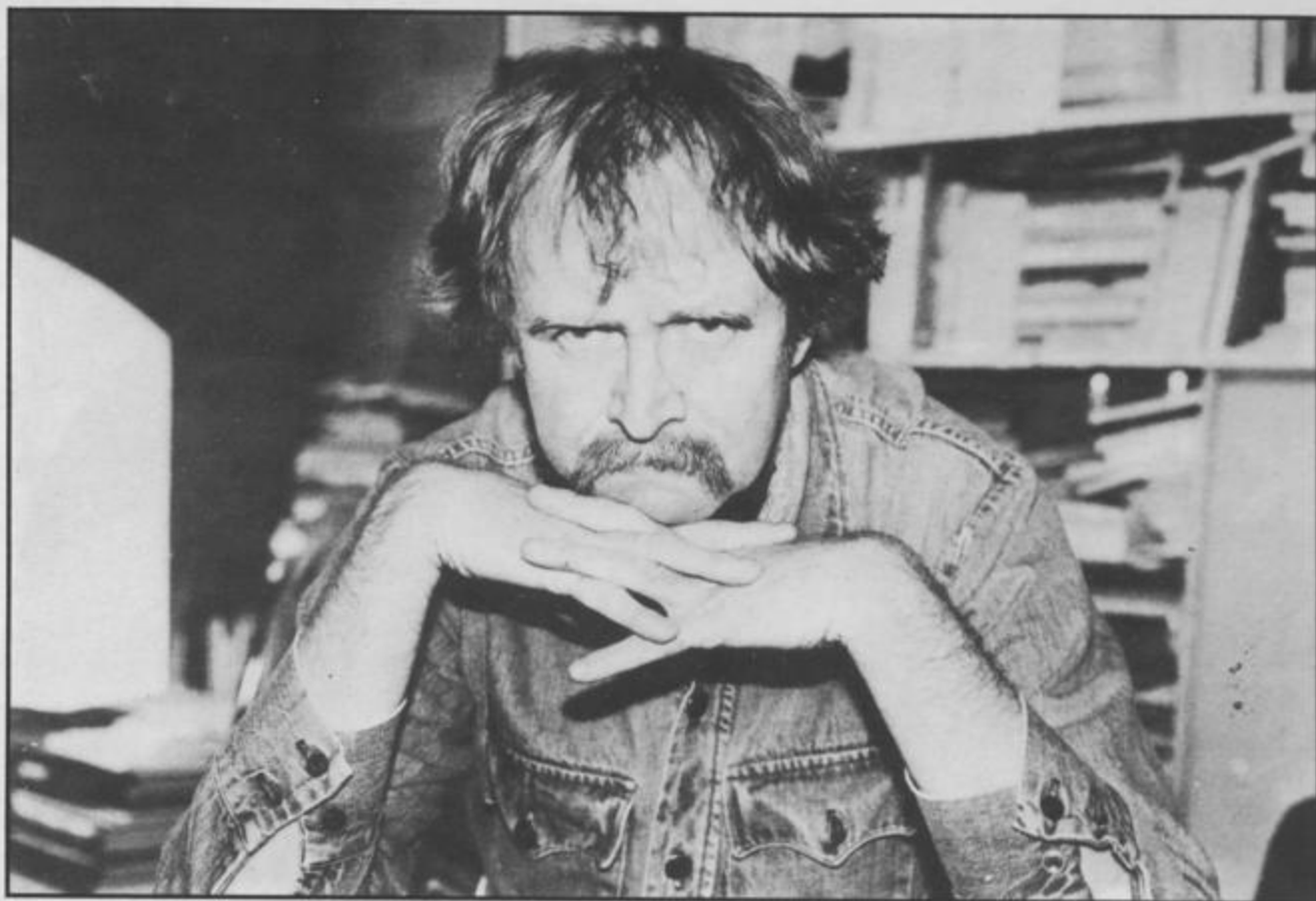
Une autre qui n'a pas froid aux yeux, c'est Catherine Rihoit. Bon, pas de jeu de mots sur son titre : *Soleil*. Mais la belle Catherine a une vertu rare chez nos romanciers, plutôt du genre sylphides anémiques. Elle a de l'appétit. Elle mord dans les sujets à pleines dents. Elle les croque, elle les déguste, elle les enfourne.

*Soleil*, c'est un décor et des personnages réduits à l'essentiel. Une île grecque, un couple avec enfant, un Grec qui passe par là. Rien ne bouge en apparence mais, en profondeur, tout est bouleversé. C'est saisissant. D'une beauté très grave, mais terriblement sensuelle.

Ça n'a l'air de rien, mais un livre, s'il est réussi, ça vous donne des envies d'autre chose, ça vous change le regard. Moi, après avoir lu *Soleil*, je n'avais qu'un désir : me retrouver à Skiathos, dans une de ces maisons qu'on loue aux pêcheurs et on dort l'après-midi en attendant qu'il fasse assez frais pour aller boire le résiné à la taverna. Cliché ? Image de dépliant touristique ? Non : promesse de bonheur... Brautigan est mort. Brautiquoi ? Gan. Brautigan, Richard, écrivain américain qui a son heure de gloire dans les années 70. Il picolait, il avait les cheveux longs, et une moustache qui lui tombait sur les pieds. Ajoutez à cela qu'il portait des vestes style western et vous comprendrez qu'il n'était plus très à la mode.

La mort de Richard Brautigan, ça n'a pas bouleversé les journaux. Trois lignes en pages spectacle, pour faire culturel. Un écho dans les





Brautigan

# our et abjection...

par Jean-Pierre Enard

pages littéraires. Trois fois rien.

C'est bien fait. Brautigan est un des rares écrivains de ce temps à avoir cru à la littérature. Pour lui, écrire, c'était surtout ne pas imiter les autres, les précédents, les confrères vivants et même ceux à venir. Écrire comme personne, mais sans se perdre pour autant dans les avant-garde. Rien de plus vigoureux, de plus drôle, de plus stimulant que *Sucre de Pastèque* ou *La Pêche à la Truite en Amérique*. Rien de plus nouveau, aussi.

Brautigan jongle avec son imagination. Il multiplie les histoires en chapitres très brefs qui se croisent, se pénètrent, se répondent. Il a aussi la suprême politesse d'écrire court.

Condenser comme Brautigan le faisait, c'était montrer une extrême confiance dans le public. S'obstiner à faire des livres qui ne ressemblent ni aux *Choix de Sophie* ni au *Diable en tête*, cette merde, c'est se montrer outrageusement orgueilleux. Le génie se paye toujours au prix fort.

Brautigan en est mort. Ça n'arrivera ni à Lévy ni à Sollers...

Un autre qui ne triche pas, et qui a de grandes moustaches, comme Brautigan, c'est Chateaufort. Jetez-vous sur le *Congrès de Fantomologie*. C'est malicieux et saisissant. Ce diable de Chateaufort finirait même par vous faire croire aux fantômes, si on n'y croyait pas avant.

Bien sûr, il s'agit de tout autre chose. D'une fable hilarante sur ce qui se passe dans les pays de l'Est. Faire rire sur le goulag, c'est beaucoup plus efficace que d'aller pleurer à la télévision ou que de vendre ses indignations sur Europe 1, entre deux publicités.

Chateaufort, c'est notre Swift, vous savez, l'auteur des voyages de Gulliver. Même acuité, même sens du fantastique, même talent pour rendre crédible l'in vraisemblable.

N'attendez pas trois siècles pour le lire.

Il y a trente ans, les jeunes Américains dévoraient tous, en même temps, le même livre. Celui d'un inconnu, nommé JD Salinger. C'étaient les aventures cocasses et désolantes d'un adolescent nommé Caulfield. Ça s'appelait *L'Attrape Cœur*. Salinger a publié un recueil de nouvelles, dont la plupart avaient des titres bizarres : *Juste avant la guerre avec les Esquimaux*, *Un jour rêvé pour le poisson-banane*, *Pour Edmée avec amour et abjection*...

Rien que pour ce dernier titre, il faudrait lire Salinger. D'autant plus que Laffont a la bonne idée de le republier dans des collections bon marché. Salinger, c'est tout ce que vous aimez même si vous ne le savez pas encore. Et ce qui se fait de bien aujourd'hui, Jarmusch, Cohen et même Harrison, ça vient plus ou moins de lui.

Il a fait quatre livres. Il s'est tu. On dit qu'il vit retiré dans une ferme entourée de barbelés. Il ne reçoit personne. Il n'écrit plus.

Ou, du moins, il ne publie plus.

Ce n'est pas tout à fait la même chose...

Légendes d'automne de Jim Harrison (10/18).

Soleil, de Catherine Rihoit (Gallimard).

Œuvres de Brautigan en 10/18 et chez Christien Bourgois.

Le congrès de Fantomologie d'Olivier-Georges Chateaufort (Grasset).

Nouvelles et Franny and Zoey, de JD Salinger (Laffont).



# LOOK & STYLES

## la mode des années



veste longue yohji yamamoto

coiffures romain chez patrick alés

maquillage marian delavalle

photos xavier martin

la mode, comme la musique, joue aux mélanges des cultures. le japon se mélange à l'afrique et la france et l'angleterre s'inspirent de la terre des pharaons. l'égypte, dans ses fondements épurés et rigoureux, ses lignes strictes et pures est le lieu géométrique de cette mode des sables.

robe yohji yamamoto







tunique longue marc audibet



blouse-short d'une seule pièce comme des garçons





## MUSIQUE CHRONIQUE

**BILL HURLEY WITH JOHNNY GUITAR** *Double Agent Inside Tracks/Musidisc*

L'ancien chanteur des Inmates à leur heure de gloire, accompagné par Johnny Guitar, de Doctor Feelgood et co-produit par Jiri Smetana, fervent du classicisme rock et animateur du Gibus, sur ce premier disque d'un nouveau label. Deux morceaux produits par Vic Maile (Small Faces, Kinks, Who) sur cet album recréent le son sixties comme si on y était. Bill Hurley, voix craquante et physique buriné prouve que la « qualité-rock » existe toujours.

**DEAD CAN DANCE** *The fatal impact 4 A D: Beggar's Banquet/Virgin*

Ce groupe australien, révélation « gothique » de 1984 est désormais distribué en France. Deux chanteurs et une chanteuse, rituels instrumentaux et pulsion électrique rappelant les Cocteau Twins en plus violent. Noirs poétiques, chœurs lointains, appels au départ vers un pays de phantasmes à la manière de ces vieux films de Dracula : châteaux hantés, serviteurs mystérieux et belles jeunes filles à délivrer.

**THE BONAPARTE'S** *Shiny Battles Contorsion/Musidisc*  
Management à l'anglaise, package look/musique. Remember Baroque Bordello ? ce sont eux moins la chanteuse (partie vers les rives du jazz) et quelques autres. Résultat torturé, arraché, bien meilleurs en disque que sur scène. Du « style Empire » en destroy psychédélique.

**TIME ZONE** *World Destruction Tommy Boy/Celluloid/Virgin*  
Quand le dernier des Punks rencontre le premier des Zoulous dans une production Bill Laswell. Ça danse, ça crie, c'est « sauvage et beau » et tout le monde s'éclate (comme l'indique le titre). La liste des remerciements est un morceau d'anthologie : le tout New York branché ; ne manquent que les numéros de téléphone.

**THE STAPLE SINGERS** *Slippery People Private I/Vogue*  
Tout ce que Talking Heads a rêvé de faire et jamais encore réalisé se trouve sur ce mini 33. David Byrne accompagnant ce groupe gospel déjà historique, crée un gospel électrique bien meilleur qu'avec son propre groupe. Le moment où tous se mettent à « speaking in tongue » (c'est-à-dire où la musique prend le pas sur les paroles qui deviennent alors des onomatopées) est un grand moment mystique.

**EVERYTHING BUT THE GRIL** *Native Land Blanco y negro/W.E.A.*

La fille, Tracey Thorn. Le garçon Ben Watt. Premier album *Eden* à la pochette, pastels abstraits, ravissante. Musique « nouvelle qualité anglaise orientée jazz ». Pas désagréable et très au goût du jour ; pas au goût du risque.

**SWANS WAY** *The Fugitive Kind Vertigo/Phonogram*  
Premier L.P. si attendu du trio de Birmingham. Son neuf, brillant, luisant de tous ses reflets jazzy et rhythm'n'blues. Musique de flirts : pop et cordes classiques, rock et fanfares de cuivres. Tout coule comme du velours, prenons sans hésiter le train de la soul et restons-y longtemps.

**MANU DIBANGO** *Rasta Souvenir Sono Espérance/Sonodisc*  
Les Jamaïcains se projetaient dans une Afrique mythique, Manu Dibango le Camerounais vétéran de l'afro-rock leur renvoie l'ascenseur. Un double-album déjà âgé (1979) mais toujours aussi prophétique. Sly & Robbie y participent et il y a même une version reggae de *Soul Makossa*.

**SIGLO XX** *Dubbel Album Antler/Import New Rose*  
Déjà un double-album-somme pour ce groupe né dans les corons de la Belgique profonde en 78. Deux faces en studio et deux live, un son industriel moderne à l'écart des facilités, post-punk dans l'esprit et dans la lettre. En guest stars, Eric Random et les lamas d'un monastère tibétain.

**MATT BIANCO** *Whose side are you on W.E.A.*  
L'un des disques de chevet obligés du moment, et qui n'a pas fini de faire swinguer les kids. La pop de Matt Bianco, truffée de rythmes en tous genres, puise autant dans le rock latino que dans le jazz cool des années cinquante. New-wave, be-bop, alors ? Peu importe, et vive le fun !

**THE DREAM SYNDICATE LIVE A & M/Epic/C.B.S.**  
Amateurs de mal de vivre à la Velvet, défoncés des Stooges ou des Doors, accrochés de rock malsain où flottent les miasmes des Cramps, ce *Live* du Syndicat du Rêve vous emportera sur un oreiller surréaliste.

**WINSTON TONG** *Theoretical China Celluloid/Mélie*  
En marge de Tuxedomoon. Face 1 un rien funky, avec d'autres rescapés new-wave comme Jah Wobble, Steve Morris, et Dave Formula. Face 2 éthérée ultra-nippone, made in Tokyo avec instruments traditionnels. En prélude au prochain L.P. et au film : *Pekin Information* d'Olivier Assayas, avec Tong, Jah Wobble, et Nikki Mono.

**PABLO MOSES** *Tension Mercury/Phonogram*  
Retour du géant à la voix feutrée, rastaman discret mais tout aussi nécessaire au reggae que U-Roy ou Toots. Textes violents et militants greffés sur une musique soft, un disque qui illustre parfaitement la vitesse de croisière du reggae actuel, tout en violence contenue.

**THE FLYING LIZARDS** *Top Ten Statik/Polydor*  
Classiques du rock comme *Dizzy miss Lizzie*, *Then he kissed me*, ou *Tutti frutti*, revisités par David Cunningham l'un des grands maîtres de la technopop british. Mieux que Devo, plus drôle que les Residents, un Top Ten en forme de private-joke. Hilarant.

**VAN MORRISON** *A Sense of Wonder Mercury/Phonogram*  
Ça sent le printemps, après *Inarticulate Speech*, superbe mais pas vraiment facile, notre brillant ancêtre (*Gloria* avec les Them) a une poussée de country : ballades acoustiques, pochette où le visage de l'artiste apparaît auréolé de pousses vertes et *What Would I Do*, une reprise de Ray Charles.

**ULTRAVOX** *Love's Great Adventure Chrysalis/Ariola*  
Grandes nappes profondes et orchestrations généreuses, variations brillantes sur l'album *Lament*. Midge Ure, leader du groupe n'est pas loin d'une sorte d'Opéra synthétique moderne plus délicat que puissant.

**MINIMAL COMPACT** *Deadly Weapons Divine/Madrigal*  
Une des plus belles réussites de mélanges de cultures : orient lancinant, mélodies languides appuyés par techno pop, synthés (Marc Hollander) et ce (relativement) nouveau venu dans le monde du rock : le violon (ici Blaine Reininger). Samy Birnbach, chanteur, prêche, vomit, supplie, souffre, hurle... très beau disque.

*Next Time Is Real Crammed Disq*  
Éblouissant remix de quelques titres de l'album précédent.



DESSIN JEAN TARDY

## MUSIQUE CHRONIQUE

### JIMI HENDRIX *Kiss The Sky* Polydor

On ne l'avait jamais oublié mais, en ce moment, c'est qu'on a vraiment besoin de lui : Jimi et sa folie outrageuse, bien plus folle que celle de Prince. Jimi et son délirant *Purple Haze*, son blues *Red House* (un inédit), son *Voodoo Child* halluciné cette guitare si « femelle », si humaine, épouse et sœur du musicien. Osmose incroyable où il semble que, dans le même langage, la guitare parle et l'homme répond.

### LA VIE EN ROSE *Compilation 1985* New Rose

Le nec plus ultra de ce que ce label indépendant peut proposer de plus représentatif. Depuis longtemps ils ont écumé les bas-fonds du rock and roll pour découvrir les allumés qu'ils ont tendus notoires : Millie Loco Alexander, The Count, Chris Bailey, Outcast, Orson Family, Calamités, Warum Joë (cités dans le plus grand désordre) et encore beaucoup d'autres réunis sur ces deux superbes disques couleur framboise. Un coffret somptueux « shocking pink » renferme une somme pleine d'énergie, d'enthousiasme, de traditions détournées d'amour enfin pour une certaine sorte de musique qui n'a pas fini de faire parler d'elle.

### MARTIN REV *Clouds of Glory* New Rose

Ils étaient deux à faire un groupe génial : Suicide. Alan Vega sans Martin Rev ; et maintenant, Martin Rev sans Alan Vega. Un album plein d'expériences et qui peut servir de référence : bruits en tous genres, mécaniques, répétitifs, technologiques et même... musicaux.

### DAMON EDGE *Alliance* New Rose

Celui-là était le leader de Chrome, violent, abscons et grand expérimentateur devant l'Éternel. Le voilà en solo. Rockin'rollo techo, ambiances maso, parano, bizarre, inquiétant, tout pour plaire. Superbe pochette\*.

### PRINCE *Around the world in a day* W.E.A.

Notre petit génie, Hendrix synthétique dans *Purple Rain* fait les Beatles à lui tout seul, produit son *Sergent Peppers* et s'institutionnalise comme avant-garde américaine officielle.

### BAROQUE BORDELLO *Via Contorsion*

C'est surtout une voix, celle de Weena qui hurle *La Passion* et qui, faussement assagie, sussure *Baby Doll*. Blafarde, langoureuse, perverse et ingénue.

### JEFFREY LEE PIERCE *Wildweed* Statik/Polydor

Le leader de Gun Club rencontre le batteur de Cure pour un country-blues-rock'n'roll new wave brouillonné, biarroïde. Un (très) bon disque... et en plus, il chante faux.

### MOME RATH *Apartima* Shin Producc

Une inspiration ambitieuse : *Faith*, de Cure. D'où allusions à Lewis Carroll. Quatre mêmes sortis des catacombes, pleins d'enthousiasme et d'énergie.

### RITA MITSOUKO *Marcia Baila* Virgin

Ce duo génial tient enfin son tube avec l'histoire vraie et pathétique de la danseuse argentine Marcia Moretto, morte du cancer récemment. Sous cette dance-music, les larmes et l'inquiétude.

### KaS PRODUCT *Shoo Shoo Pussy* Musidis/A.Z.

La flamme glacée est devenue brûlante. Mona et Spatz percés par les flèches du funk produisent un maxi torride, sensuel, innatendu et ravageur.

### THE VIETNAM VETERANS *Crawfish for the notary* Lolita

C'est une redécouverte : ce disque sorti l'année dernière a tout pour séduire les amateurs de psychédéisme au goût du jour. Ça sent les Doors à plein nez, un peu de Bob Dylan, la Californie acide... et c'est made in Burgonay.

### END OF DATA *Dans votre monde* Divine/Madrigal

Deuxième album de cet intéressant groupe de Rennes : climats brumeux et cinématographiques, voyages dans un imaginaire tourmenté. Une certaine approche de la nouvelle chanson française, recherche d'une identité dans l'univers urbain, musiques descriptives et illustratives.

### COCTEAU TWINS *Aikea-Guinea* 4 AD/Virgin

Un maxi qui est une perle noire aux reflets roses. Quatre morceaux qui sont à la new wave ce que certaines grandes arias (Mozart ou Bellini) sont à la musique ancienne. La voix d'Elisabeth Frazer monte et le son tourne, on plane très haut dans un univers de rêve...

### THE COLOUR FIELD *Virgin and Philistines* Chrysalis/Ariela

Terry Hall, ancien Special, ancien F.B.3, devient leader de ce groupe qui pourrait devenir le nouvel Echo and the Bunnymen si ceux-ci disparaissaient : grandes ballades romantiques et grandioses. *Take* est le tube de l'album et le batteur est justement Pete de Freitas (d'Echo). Ajouter visions d'Espagne et d'Italie, flammes et mandolines, un peu de Brésil... tout ce qu'on aime.

### LONE JUSTICE *Geffin* C.B.S.

C'est un nouveau groupe américain. Dans leurs bagages : Tom Petty, Bob Dylan... La chanteuse est ravissante et lance le blues comme Janis Joplin dont elle a dû s'imbiber jusqu'à plus soif. À écouter entre Pearl et The Rose, ce qui n'est pas si mal.

### BRIAN FERRY *Boys and Girls* E.G. Records/Polydor

L'idole des minettes montées en graine se lance dans le solo... avec une cinquantaine de personnes, musiciens, assistants, etc. On rencontre Nile Rodgers, David Gilmour, Mark Knopfler au détour du sillon. Résultat : une belle pochette.

### THE STYLE COUNCIL *Our Favorite Shop* Polydor

Paul Weller et Mick Talbot ont constitué une boutique idéale où l'on trouve les bases du chic anglais mod-1985. Pochette géniale, disque remarquable. Même principe : bases du chic anglais, dont une (très belle) chanson en français.



Après les

mouvements

picturaux des

années 70 :

conceptuels,

minimalistes,

support/surface,

etc. jusqu'à

la nouvelle

figuration et les

graffiteurs, se

présente à partir

des années 80

le mouvement/

comportement

le plus

important

de notre

décennie.

# L'ACTE DE FAIRE

par Démosthène Davvetas

Depuis un certain temps, les médias français accordent une attention particulière à ce que la plupart des critiques appellent « la nouvelle peinture » (phénomène essentiellement allemand et italien, avec des ramifications en Amérique, en France, en Hollande, etc.), laquelle (partie authentique de la condition post-moderne), a pris une place prépondérante dans l'expression artistique actuelle.

Mais en quoi consiste et d'où vient cette volonté de toute une génération de jeunes artistes de « retourner » dans leurs ateliers et de se mettre devant une toile blanche ?

Notre petite histoire commence au début des années 70, lorsque l'art conceptuel et le minimalisme dominants tendent, non seulement à remplacer l'œuvre d'art par le discours théorique, mais aussi à donner l'impression que « l'art est mort ». L'interdit jeté sur l'utilisation de la peinture, la prolongation de la question du « moderne », les changements permis uniquement dans la forme, s'imposent, alors, à la réalité artistique. Quoi de plus naturel, donc, que d'assister à la création d'œuvres cérébrales adressées à une élite et amenant le public, qui ne peut plus comprendre ce genre d'expériences, à bouder les salles d'expositions et les manifestations de l'art.

Les discussions culminent dans les cafés ou autres lieux de rencontre portant toujours sur la nécessité de trouver une réponse à cette situation, une réponse capable de concilier à la fois les attaques contre la toute-puissance des intellectuels et l'image du peintre, définissant ce dernier comme un troubadour chantant au nom de la foule anonyme, un homme qui cherche la communication immédiate avec l'environnement, ayant acquis le droit, pour ce faire, d'utiliser le médium qui lui convient. Le problème de l'image devenait, ainsi, de plus en plus impératif.

Le moment opportun arrive au début des années 80. En réaction contre les interdits de la morale artistique dominante, les jeunes penchent vers une plus grande liberté d'expression, utilisent la peinture, varient les médiums. Nous voilà face à la situation suivante : la trans-avant-gardie voit le jour en Italie, alors qu'en Allemagne naissent plusieurs courants (celui des peintres Berlinoises, le Mülheimer Freiheit en Cologne, le groupe des artistes de Hambourg, avec W. Büttner, A. Oehlen, M. Oehlen, etc.) ; en Autriche — (entre autres avec Anzinger), en Suisse (avec Disler, Schifferle, etc.) et dans d'autres pays, des mouvements analogues frappent les médias et le public. A présent, l'image est prioritaire dans la recherche artistique.

La subjectivité, la sensation, l'émotion, le mythe, la légende, l'élément dionysiaque, le rythme expressif, la façon directe d'utiliser les lignes, les dessins et les couleurs, l'emportent chez ces jeunes artistes, dont l'action se concrétise dans l'acte de faire. La littérature, le cinéma, la télévision, le vidéo, toutes les découvertes récentes de la technologie participent à cette démarche. L'œuvre d'art n'est plus une vue cérébrale, mais le résultat d'un itinéraire des contraires, ceux-ci se situant, le plus souvent, au niveau de l'estomac. A côté de la *dance* et des *body-feelings*, la sexualité a une position privilégiée.

Dans le développement de ce langage pictural, il faudrait souligner le rôle de la musique, celle-ci se déplaçant essentiellement vers trois dimensions :

a) en tant qu'activité parallèle à la peinture : plusieurs de ces jeunes artistes (Claudia Schifferle, Salomé, Fetting et d'autres), ont participé ou ont organisé des formations musicales. Walter Dahn a déjà produit deux disques, alors que Disler et Irène Grundel, encore sans contrat avec une maison de disques, ont enregistré ensemble plusieurs cassettes en utilisant différents instruments.

b) en tant que comportement (psychologique et corporel), la musique prépare le créateur et le pousse vers les extrêmes limites de son être. (L'exemple de Disler entrant dans des états hallucinatoires entre le visible et l'invisible des choses est caractéristique).

c) en tant qu'image du langage iconographique (comme dans les œuvres de Salomé ou de Fetting).

Or, indépendamment de l'opposition entre amis et ennemis du retour à la peinture, il est certain que la tentative de toute une génération reflète totalement l'esprit politique, historique et économique de notre temps. C'est avant tout, l'effort d'une génération, dont le nom s'inscrit contre le temps, qui utilise des moyens d'expression choisis par elle-même.



ZAUBENFLÖTE 1984. HUILE SUR TOILE 229 x 182 CM. PHOTO ANDRÉ MORAIN.

Enfant, à cause d'une santé fragile, Rainer Fetting, trouve son équilibre avec l'environnement en dessinant sans répit et avant même de commencer ses études. (Il peint son premier tableau, *Wild Horses*). Afin d'échapper au service militaire, il va vivre à Berlin où, après quelques hésitations il finit par opter pour une école d'art.

Là, il se lie d'amitié avec Salomé, qui fréquentait la même classe que Middendorf. Et ils rêvent d'exposer ensemble, bien que les galeries d'avant-garde de l'époque ne montrent aucun intérêt pour leur travail. Ils décident alors (avec Zimmer) en 1977 de fonder leur propre galerie auto-gérée, située à Moritzplatz et dès 1978, présentent un programme, *Heftige Malerei* basé sur la *deuxième culture* : musique rock, punk et new wave, travail cinématographique, vidéo et performance, tout cela trouve sa place, non seulement dans l'espace pictural de ces jeunes artistes, mais également dans leur apparition en public en tant que musiciens, cinéastes, etc.

L'attention des médias est vite attirée et à partir de 1981, après l'exposition internationale *Zeit Geist* à Berlin, leurs noms font le tour de tous les pays. Après quoi, ils n'exposeront plus jamais ensemble...

« J'avais besoin de changer de milieu, dira Fetting, de me consacrer encore à mon travail. » D'où son départ de Berlin, sa période new-yorkaise. « Pour peindre, il me faut un pinceau, une toile et de la couleur. Le thème, c'est pour les théoriciens, je n'en ai que faire. Si, par exemple, un tableau s'intitule *Loup*, il n'est pas peint d'après le sujet « loup », au contraire, ce loup devient alors peinture. » D.D. (A Paris, galerie Daniel Templon.)



DE L'UN A L'AUTRE/1984. 155 X 265,5 CM. HUILE SUR TOILE. PHOTO BRUNO HUBSCHMID.



Né à Seewen, canton de Soleure, en Suisse, Martin Disler, dès son enfance, passait son temps à travailler près de son père jardinier, quand il ne dévorait pas les livres de la bibliothèque de son village, car il voulait devenir poète. A treize ans, il se rend à Stans, s'inscrit au Gymnase Internat Catholique et là, pour s'évader de l'enseignement autoritaire des prêtres, il écrit des poèmes et croque des dessins (n'importe où, n'importe quand), croyant trouver de cette façon, le chemin de sa liberté.

Renvoyé en 1966, à l'affût d'une communication directe avec l'environnement, il opte définitivement pour la peinture. La passion d'explorer de plus en plus à fond les insondables espaces de l'image, l'envahit. Sa quête l'amène à faire de longs séjours en Italie ; autodidacte authentique, il apprend aussi les possibilités du corps, de la danse, du sexe. Et il vise l'élargissement de l'espace pictural, en collaboration avec Irène Grundel, ainsi que la relation naturelle avec l'œuvre et celle, plus profonde, avec l'infini de l'espace et surtout, avec la musique, qui pousse la force imaginative de l'artiste jusqu'à ses plus extrêmes limites.

Chaque image terminée (texte, tableau, dessin) est un travail « ouvert » en permanence. La force créatrice de Disler consiste à réussir, à travers « l'acte de faire », à mettre en forme ses obsessions au rythme d'une chanson, à réunir les matériaux les plus hétéroclites avec la vibration de la danse, à rendre belles les choses quotidiennes les plus laides par la poésie et surtout, à donner une passion visuelle à l'image. C'est un des artistes les plus importants de cette « optical » recherche.

En Suisse, ses œuvres se trouvent à la galerie Elisabeth Kaufmann, à Zurich. A Paris, il expose chez Crouzel-Hussenot.

D.D.



Après avoir tenté le baccalauréat sans succès, impressionné par les images d'un catalogue d'exposition (Warhol, Twombly, Beuys, Rauchenberg), Walter Dahn (à droite) décide d'étudier l'art à l'académie de Düsseldorf, dans la classe de Joseph Beuys (1971-1976). De retour en Cologne, il fait des dessins, de la musique, de petits tableaux, des photos polaroids, des vidéo-cassettes, des films super-8 et des films expérimentaux. En 1980, pour pallier leur manque d'argent, Amaski, Bömmels, Kever, Naschberger, Dokoupil et Walter Dahn louent en commun un atelier rue Mulheimer, dans lequel ils travaillent ensemble. Paul Maenz, directeur de galerie, leur propose alors de faire une exposition collective. C'était un risque, étant donné les différentes influences subies par chacun des exposants. Mais l'exposition est une réussite, la presse et les médias parlent du mouvement Mulheimer Freiheit de Cologne. Depuis, chacun a suivi son chemin. Entre tous, Walter Dahn a réussi à percer et à participer à de nombreuses expositions dans différents pays.

Hormis son respect pour Beuys, son maître, les influences qu'il a subies de la littérature, de Polke et de Richer, la musique reste sa grande passion. C'est elle qui l'amène vers l'action et l'énergie, c'est grâce à elle qu'il a pu communiquer avec les peintres de graffiti. A Paris, il expose à la galerie Crouzel-Hussenot.

D.D.



DEUX MASQUES 1983. ACRYLIQUE SUR TOILE 200 X 150 CM. PHOTO X.



4, PLACE SAINTE OPPORTUNE. PARIS/LES HALLES. 233.00.56



74, AVENUE DES CHAMPS ELYSEES (GALERIES DU CLARIDGE)  
75008 PARIS. 561.18.45